

EXCELSIOR

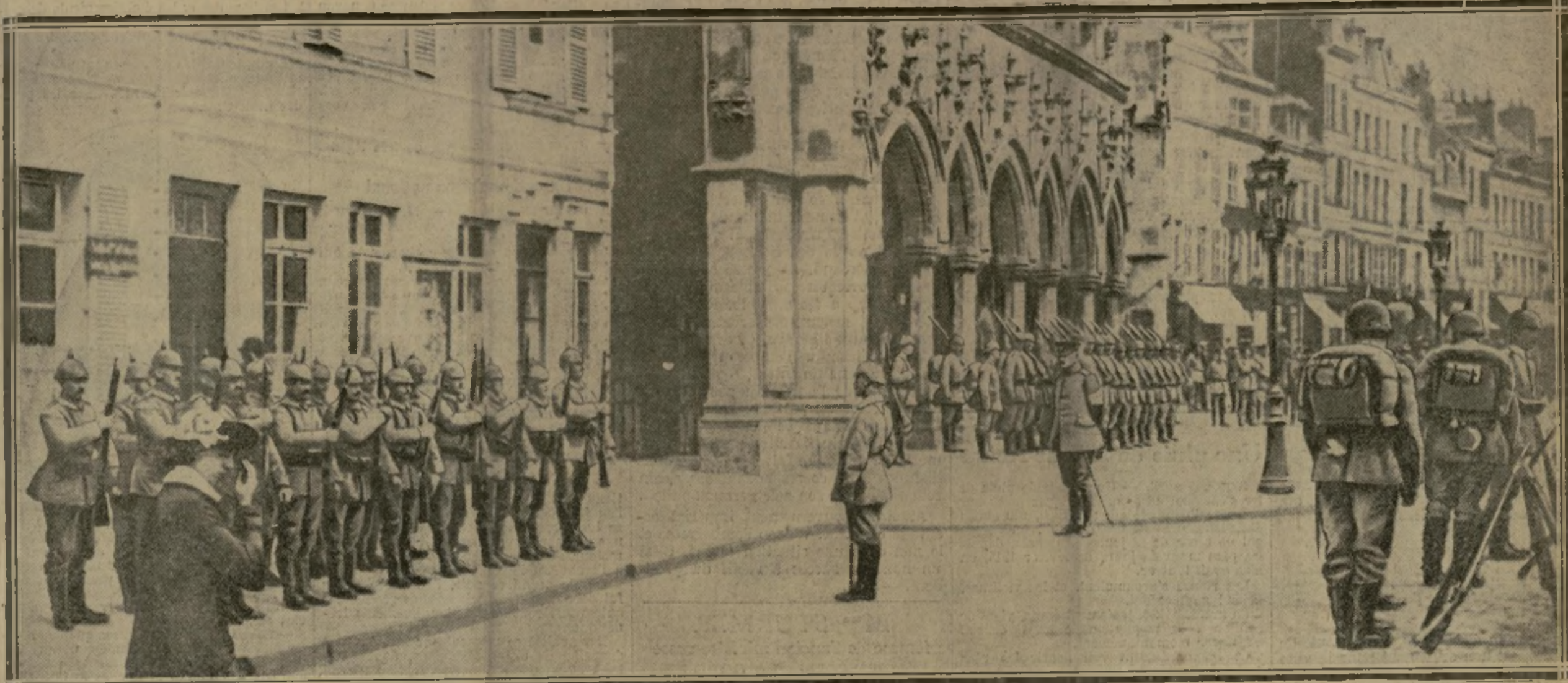
Jedi
5
AVRIL
1917

RÉDACTION : 20, rue d'Enghien, Paris
Téléphone : Gutenberg 02.73 - 02.75 - 15.00
ADMINISTRATION : 88, av. des Champs-Élysées
Téléphone : Wagram 57.44 et 57.45
Adresse télégraphique : EXCEL-PARIS
TARIF DES ABONNEMENTS :
France : 3 mois, 10 fr.; 6 mois, 18 fr.; 1 an, 36 fr.
Etranger : 3 mois, 20 fr.; 6 mois, 36 fr.; 1 an, 70 fr.
PUBLICITÉ : 11, Bd des Italiens. - Tél. : Cent. 80-88
PIERRE LAFITTE, FONDATEUR

Huitième année. — N° 2.333. — 10 centimes.

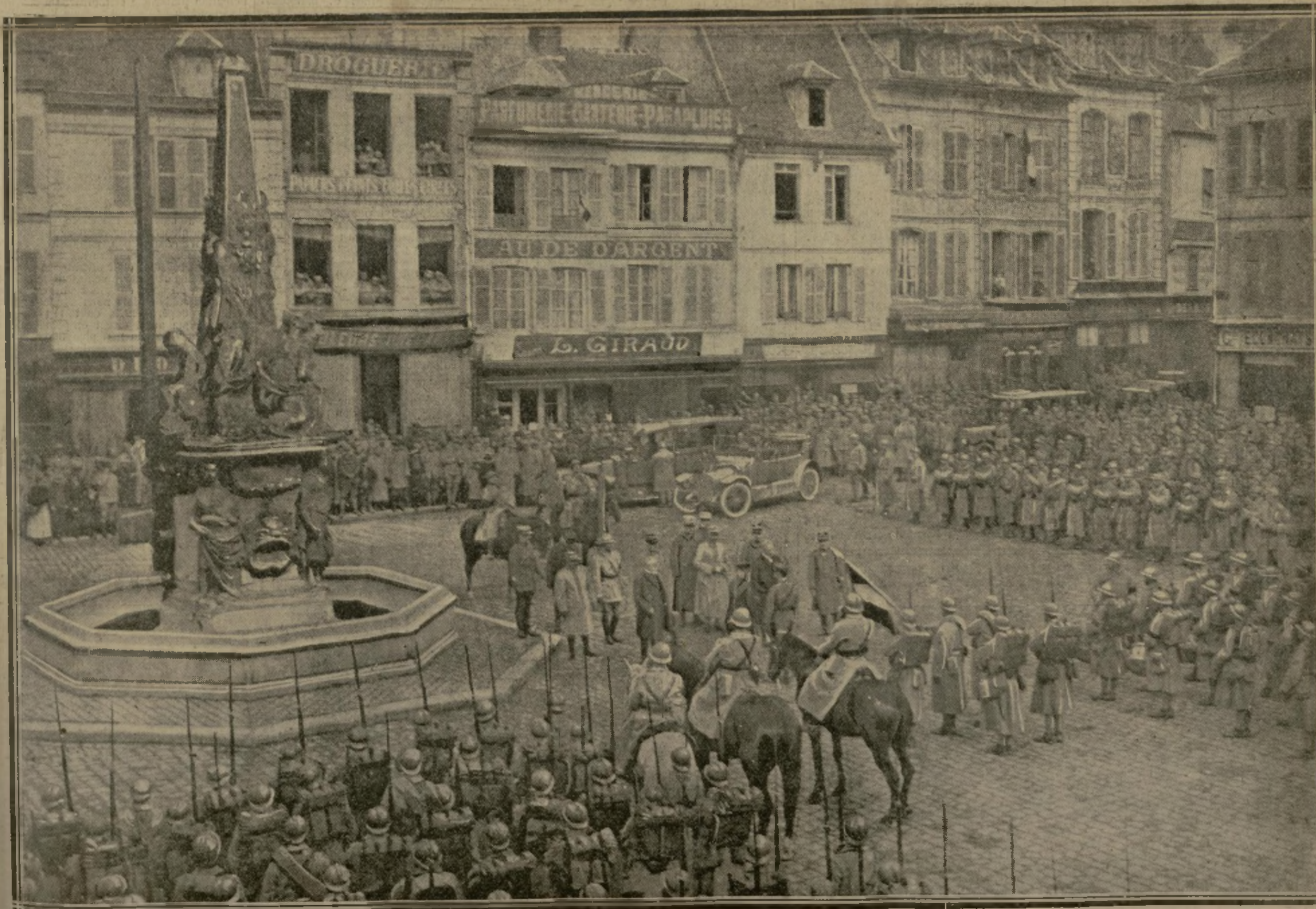
« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » — NAPOLEON

Une des dernières photos des Allemands dans Saint-Quentin



UNE RELEVÉ DE LA GARDE ALLEMANDE, SUR LA PLACE DE L'HOTEL-DE-VILLE, A SAINT-QUENTIN (DOCUMENT DE PROVENANCE ALLEMANDE)
La ville de Saint-Quentin dont les dernières nouvelles montraient, hier soir, les faubourgs gagnés par nous, compte 50.000 habitants. Théâtre de furieux combats en 1870, elle a été occupée de nouveau par l'ennemi en août 1914. Au lendemain de la retraite du mois dernier, sur la Somme et l'Ancre, les journaux allemands l'ont donnée comme l'un des principaux points de résistance sur le front nouveau préparé par Hindenburg. Depuis, les troupes franco-britanniques n'ont cessé de progresser dans la direction de la ville.

Les trois présidents viennent de visiter les villes délivrées



A LA DROITE DU PRÉSIDENT : M. ANTONIN DUBOST ET LE GÉNÉRAL FRANCHET D'ESPEREY; A SA GAUCHE, M. DESCHANEL ET LE GÉNÉRAL HUMBERT
M. Poincaré a fait, dimanche et lundi, une seconde visite aux régions délivrées. MM. Antonin Dubost, président du Sénat, et Paul Deschanel, président de la Chambre des députés, l'accompagnaient. Le Président a parcouru Soissons, Noyon, Chauny, les établissements de Saint-Gobain, Ham, Jussy, Cuts, Apilly, Villequier et un grand nombre de communes des fronts français et anglais. Le voici, à Noyon, devant l'Hôtel de Ville, décorant un commandant en présence des troupes et des habitants de la ville.

LA BATAILLE DE SAINT-QUENTIN

Nos troupes ont atteint les faubourgs de la ville, qu'elles débordent sensiblement au sud-est.

Malgré des conditions atmosphériques passablement défavorables, notre offensive s'est poursuivie avec succès sur tout le front d'attaque compris, devant Saint-Quentin, entre la route de Ham et l'Oise. C'est bien une véritable bataille qui est engagée, revanche magnifique de celle d'une autre guerre.

A notre aile gauche, nos reconnaissances parties de Dallon ont poussé jus-

d'Avrancourt, qui peut être considéré comme une défense avancée de Cambrai. Metz-en-Couture, près de la lisière sud, a été emporté d'assaut. Le combat continue à l'est du village et dans la direction du bois.

Le commandement ennemi reconnaît que devant nos « violentes attaques », les troupes allemandes « ont été le terrain pas à pas ».



qu'aux faubourgs de Saint-Quentin. Peut-être convient-il d'attacher plus d'importance encore aux progrès accomplis au centre et à l'aile droite, où l'ennemi a été rejeté au delà de la ligne de Grugies-Urvillers-Moy. Ces positions, fortement organisées, ont été enlevées par la vaillance infatigable de nos soldats ; partout la résistance de l'ennemi a été brisée, et sa retraite a pris, par endroits, une allure des plus vives. Tel fut le cas, notamment, au nord de la ferme de la Folie, vers la cote 117, entre Urvillers et Moy, où il nous a cédé, d'un coup, trois lignes de tranchées, avec ses blessés et un important matériel, qui comprend trois obusiers de 150.

L'occupation d'Urvillers, sur la route de la Fère, est non seulement pour la ville de Saint-Quentin, mais pour l'ensemble des positions qui l'environnent, un coup très grave sinon décisif.

Les troupes britanniques ont de leur côté repoussé de violentes contre-attaques à l'ouest de Saint-Quentin. Plus au nord elles ont passé à l'attaque du bois

et n'a couvert sa retraite que par des feux d'artillerie. Nous pouvons affirmer que cette allegation n'est qu'un simple et gros mensonge.

Au nord-est de Soissons, nous avons continué à progresser en pénétrant, malgré la vive résistance de l'ennemi, dans le village de Laffaux et en repoussant des contre-attaques qui essayaient de se glisser par le ravin de Vanveny.

Pour exposer le nouveau bombardement de Reims, les Allemands prétendent avoir reconnu des batteries « dans la ville ». L'excuse est plus lâche encore, plus méprisable et plus absurde que le crime.

C'est un renseignement que nous nous abstenons de commenter pour l'instant.

Jean VILLARS.

Une pluie de fer sur Reims

REIMS, 4 avril. — Une véritable pluie de fer s'est abattue depuis quelques jours sur notre malheureuse cité : samedi, 900 obus ; dimanche, près de 1.000 ; lundi, un déluge qui ne cessa de la journée. Jamais, depuis les plus mauvais jours de février 1915, on n'en avait tant vu.

Les ruines s'accumulent, et les victimes, hélas ! augmentent.

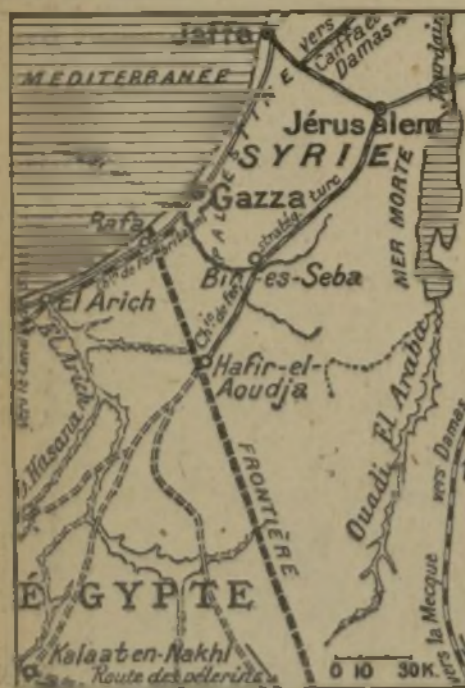
La municipalité, justement émue, vient de donner à la population le sage conseil d'émigrer momentanément.

Ce bombardement voit fleurir les plus beaux dévouements. Chacun se dépense sans compter, non seulement pour prêter aide à ses malheureux concitoyens, mais pour protéger jusqu'aux moindres ruines de notre ville.

Vieux sapeurs-pompiers et jeunes brancardiers volontaires, toujours sur la brèche, rivalisent de courage et d'activité.

LA MARCHÉ ANGLAISE VERS JÉRUSALEM

ROME, 4 avril. — Le Giornale d'Italia publie une dépêche du Caire annonçant la



prise de Gaza par les Anglais et la marche de nos derniers vers Jérusalem, dont la chute ne serait qu'une question de semaines.

Les Sionistes demandent qu'après la guerre on leur rende la Palestine.

COENSA, 4 avril. — Une réunion à laquelle assistaient trois mille Sionistes a voté un ordre du jour demandant qu'à la fin de la guerre la Palestine soit cédée aux Israélites.

QUE VA-T-IL SORTIR de la conférence de Hombourg ?

Un plan de guerre, ou de nouvelles propositions de paix ?

ZURICH, 4 avril. — Toutes sortes de bruits circulent au sujet de l'entrevue des deux empereurs. Les avis sont partagés : les uns pensent qu'il s'agit de prendre d'importantes mesures militaires.

C'est ce que ferait penser la présence à Hombourg d'Indenburg et de Ludendorff, et l'on parle d'un nouveau plan de guerre contre la Russie, que la crise révolutionnaire aurait, à ce que prétendent les Austro-Allemands, sensiblement affaibli.

D'autres sont d'avis, au contraire, qu'il s'agit de l'arrivée au quartier général du comte Czernin, ministre des Affaires étrangères d'Autriche, c'est-à-dire la question extérieure qui serait envisagée, au point de vue russe autant qu'au point de vue allemand.

On croit également que les deux empereurs désiraient surtout s'entretenir de la poussée démocratique qui vient de se manifester en Russie et qui est soulignée par l'attitude des Etats-Unis entrant en guerre, pour le triomphe du droit contre les forces de l'aristocratie.

Les deux monarques envisageront sans doute quelles répercussions ces événements peuvent avoir sur la politique intérieure de leurs propres nations.

D'autres vont même jusqu'à dire que les ennemis se concerteraient en vue de lancer d'autres propositions de paix. Ils se foudroyent pour émettre cet avis sur l'échange très actif de communications qui a lieu ces jours-ci entre Berlin, Vienne, Sofia et Constantinople.

On ne tardera pas à être fixé sur ces différentes interprétations.

LE "TIP" remplace le Beurre

Aug. Pellerin, 82, r. Rambuteau (1/6 le 1/2 kg.)

La réponse de l'Allemagne au président Wilson

La presse germanique mobilisée pour la défense des Hohenzollern

La presse allemande accueille avec une colère significative le Message du président Wilson. « Chien touche aboie », dit un proverbe du pays.

L'Allemagne, après les avertissements qu'elle avait reçus, ne pouvait plus douter de la résolution des Etats-Unis. Comme on devait s'y attendre, elle feint de ne pas attacher d'importance au discours que l'Amérique apportera aux Alliés. Cependant elle sait fort bien que, au point de vue de la guerre sous-marine et des transports, et ensuite au point de vue financier, les Etats-Unis sont en mesure de coopérer immédiatement avec l'Entente et que les effets de cette coopération ne tarderont pas à se faire sentir.

Par contre, ce qui a porté, dans le Message, et on ne le dissimule pas, c'est la distinction qu'a faite M. Wilson entre la dynastie des Hohenzollern et le peuple allemand. La presse se hâte de protester avec un ensemble qui montre que le coup a été sensible. Non seulement les journaux conservateurs, mais les journaux libéraux eux-mêmes repoussent l'idée que l'empereur ait voulu la guerre dans un intérêt dynastique et affirment que l'union du peuple et de la monarchie est parfaite. Le *Vorwärts* lui-même nie que le peuple allemand soit républicain. D'autre part, Guillaume II en personne fait des déclarations libérales à un correspondant américain renommé pour son zèle germanophile.

Ainsi le gouvernement impérial accuse le coup. M. Wilson l'embarasse et le met dans une situation fautive. C'est un nouveau succès à l'actif du président. — J. B.

Mme STURMER femme de l'ancien ministre russe S'EST COUPÉ LA GORGE

PETROGRAD, 4 avril. — Après avoir pris connaissance d'une lettre dont on ignore le contenu, Mme Sturmer, femme de l'ancien président du Conseil, s'est coupé la gorge avec un rasoir. Elle a été transportée à l'hôpital dans un état grave.

Mme Sturmer est âgée de soixante-six ans.

M. Goremykine est devenu fou

PETROGRAD, 4 avril. — Le Rousskaïa Volia annonce que l'ancien premier ministre Goremykine, qui avait été enfermé dans la forteresse Pierre-et-Paul, s'est frappé de folie.

LA GALERIE DES VOLEURS LE GRAND-DUC DE HESSE



LE GRAND-DUC DE HESSE

Le grand-duc de Hesse se présentait dans le courant de décembre 1914 dans un grand magasin de quincaillerie de Ham. Il choisit divers objets, tels que lampes électriques, suspensions, d'une valeur de 70 à 80 francs, et les fit emballer sous ses yeux.

Mais comme l'employé lui réclamait le montant de son achat, il lui répondit : « Comment, mon achat ? Je n'ai rien acheté et je ne vous dois rien. Tout ce qui est ici m'appartient et je prends ce que je veux ! » L'exemple venant de si haut, les officiers et les soldats ne devaient pas montrer de plus grands scrupules.

Un capitaine, quelques jours après, vint à son tour « faire ses achats » et paya de la même manière.

Dans les derniers jours de février 1917, une troupe de sous-officiers et de soldats envahit le magasin et le dévalisa totalement, brisant ce qu'ils ne voulaient pas emporter.

COMMENT A CHAUNY LES ALLEMANDS ESCROQUÈRENT 250.000 FRANCS

A CHAUNY, M. P., ancien conseiller général, avait acheté des fusils. Des sondages effectués dans son jardin permirent à une équipe allemande de les découvrir. M. P. fut condamné à 100.000 francs d'amende.

Il obtint l'autorisation de faire quelques démarches pour se procurer cette somme, mais à la condition qu'il déposerait comme caution un titre d'une valeur de 150.000 fr.

Il confia ce titre à la commandantur. Mais ayant réuni les 100.000 francs exigés, il se changea en titre.

Qu'il s'amusait fort de sa parodie. Et comme il protestait : « Vous n'avez qu'à considérer, lui déclara-t-on, que vous avez versé 250.000 francs d'argent. »

SITUATIONS Brochure envoyée franco. FIGER, Boulevard Poissonnière, 19

EN ATTENDANT LE VOTE CERTAIN

L'enthousiasme du peuple américain pour la guerre est unanime, éclatant et profond.

La certitude du vote par le Congrès des mesures réclamées par M. Wilson pouvait être considérée comme absolument acquise, la question qui se posait hier était de savoir si ce vote serait obtenu le jour même, ou s'il fallait attendre une séance ultérieure.

Les pronostics qui nous parvenaient des Etats-Unis étaient assez contradictoires sur la date à laquelle l'Assemblée législative américaine voterait la loi de guerre.

Pour faire mieux à ces pronostics, la commission démocratique du Sénat a décidé de demander que la séance ne fut pas levée avant l'adoption de la motion Flood.

Cette motion a été acceptée, sinon dans ses termes, du moins dans son esprit, par la commission des affaires étrangères du Sénat, qui n'y a apporté que de très légères modifications de forme.

Un enthousiasme national

WASHINGTON, 4 avril. — M. Jusserand, ambassadeur de France, qui arrivait en voiture devant le palais du Congrès, a été l'objet d'une ovation enthousiaste qui a pris des proportions énormes.

A l'issue de la séance, de très nombreux membres du Congrès ont tenu à venir exprimer personnellement à M. Jusserand leur joie de voir les Etats-Unis se joindre aux Alliés pour défendre la cause du droit et de la civilisation, et particulièrement à la France envers laquelle ils ont contracté une dette de reconnaissance et professent une véritable vénération.

New-York, 4 avril. — Des manifestations enthousiastes accueillirent à New-York l'apparition des éditions spéciales mentionnant le début du discours présidentiel.

Lorsque les premières d'entre ces éditions parurent au Metropolitan Opera, où l'on jouait les *Pèlerins de Canterbury*, on se les arracha des fauteuils aux larmes et une rumeur joyeuse s'éleva bientôt. Le directeur s'empressa aussitôt de faire jouer à l'orchestre l'hymne national.

Dès la première note, l'auditoire entier fut debout, et des acclamations retentirent qui se mêlèrent aux applaudissements frénétiques.

Il y avait à ce moment sur la scène une douzaine d'artistes allemands, dont Sembach et Mme Ober. Cette dernière n'avait pas éliminé douze mesures qu'elle s'évanouit et tomba à la renverse, inerte et bruyamment le parquet de la scène. On l'emporta. Un de ses compatriotes s'évanouit également dans les coulisses.

Dans toutes les autres salles de spectacle, des scènes analogues eurent lieu. Partout, le président fut acclamé ainsi que les Alliés et l'on cria ferme : « A bas le Kaiser ! »

Quelques pacifistes germanophiles, qui tentèrent de haranguer la foule aux curieuses, furent houspillés et malmenés rudement.

La presse des Etats-Unis est unanime à faire l'éloge du message que le président Wilson vient de présenter au Congrès.

Les journaux imprimés en langue allemande aux Etats-Unis louent l'attitude du président et promettent au gouvernement l'appui des Germains naturalisés résidant en Amérique.

M. Roosevelt veut combattre sur le front français

WASHINGTON, 4 avril. — M. Roosevelt, revenant de Floride, s'est arrêté à Washington et est allé à la Maison-Blanche pour féliciter M. Wilson de son adresse au Congrès. M. Wilson était absent et M. Roosevelt, ne pouvant pas attendre, a déclaré que l'adresse du président Wilson resterait dans l'Histoire avec ces grands documents d'Etat dont les Américains sont si fiers. M. Roosevelt a exprimé de nouveau son désir de lever une division américaine pour aller sur le front français.

Le gouvernement hâte les préparatifs de guerre

WASHINGTON, 4 avril. — M. Wilson et le cabinet discutent toutes les mesures de préparation pour l'entrée des Etats-Unis dans la guerre.

La plus grande activité règne dans les bureaux. On étudie la constitution progressive d'une armée nationale par appels successifs de tranches d'un demi-million d'hommes chacune.

D'autre part, le gouvernement prépare divers projets pour lever de l'argent et dont la plupart, comme l'a suggéré M. Wilson, sont basés sur la taxation de la génération actuelle.

Après la réunion du cabinet, on apprend que le projet de lancer un grand emprunt de guerre par souscription populaire a été

discuté. Un projet de loi à cet effet sera présenté sous peu au Congrès par les leaders démocrates.

M. Daniels, secrétaire d'Etat à la marine, vient de déclarer que les préparatifs navals sont entièrement achevés et que la flotte est prête à engager avec les Alliés dès la minute même où elle en sera appelée. Des patrouilles de mines gardent les voies maritimes sur une distance de 150 milles aux environs de New-York.

Les banques et les établissements de crédit de Wall Street ont offert au gouvernement de lui donner tout leur concours sans la moindre rémunération.

Enfin, toutes les mesures sont prises pour la confiscation et l'utilisation immédiate des navires allemands internés dans les ports des Etats-Unis.



LE SÉNATEUR LAFOLLETTE l'irréductible obstructionniste

CHEZ NOS HOTES AMÉRICAINS

Les déclarations de M. Walter Berry

Nous avons vu hier M. Walter V. R. Berry, président de la Chambre de commerce américaine de Paris, au moment où il rentrait d'une visite aux régions reconquises. Tout de suite il a voulu nous dire son admiration pour nos troupes, pour leur entraînement merveilleux et leur remarquable état de préparation.

« Les dévastations odieuses que l'on a accumulées devant elles, nous déclare-t-il, n'ont pas produit le sentiment de terreur que l'on s'imaginait, mais elles justifient, au contraire, de la part de tous, hommes et chefs, l'ardent désir d'aller de l'avant jusqu'à l'heure où les coupables seront châtiés. »

Mais nous sommes venus pour nous entretenir avec M. Walter V. R. Berry de la décision des Etats-Unis, et le président de la Chambre de commerce nous donne son avis en peu de mots :

« Après ce que j'ai vu là-bas, vous ne sauriez croire combien j'ai été plus heureux d'apprendre que mon pays se dispose à apporter à la cause des Alliés une active participation matérielle et morale. De cette décision, je ne doutais pas, mais il fallait attendre, et nous vivrions à une époque où il est difficile d'être patient. J'ai trouvé le message du président Wilson particulièrement habile et ferme. Après la révolution russe, sa déclaration, visant non le peuple allemand, mais la dynastie responsable, acquiert un intérêt qu'il est inutile de souligner. Le peuple le plus démocrate de la terre appuie et confirme les décisions du peuple qui s'est dégagé de la plus complète des autocraties. Le peuple allemand, pressé de ces deux côtés, saura ce qu'il faut faire lorsqu'il sera vraiment fatigué de supporter le fardeau de la guerre et de quelle façon il lui est encore possible d'échapper au désastre et à la ruine totale. »

Nous demandons à notre interlocuteur par quels moyens l'aide de l'Amérique pourra le plus heureusement se manifester.

« Je n'envisage pas, nous dit-il, l'envoi d'un corps expéditionnaire nombreux. Celui qui sera nécessaire pour affirmer le principe de l'adhésion à la guerre continentale suffira. Il faut un an pour entraîner un homme au métier de soldat. Mais nous avons des travailleurs expérimentés, dont le concours sera presque aussi direct et plus efficace. Je ne considère pas non plus notre apport financier comme le principal. Quant à notre main-d'œuvre de guerre, que viendra-t-elle faire, alors que celle de l'ennemi se cache ? De nombreuses petites unités exerceront sur moi une surveillance de tous les instants. Les autres seront une réserve qui attendra son heure. Reste notre flotte de transport. Celle-ci aura mieux à faire que d'amener des troupes non aguerries. Elle servira à procurer à la France les matières premières et les produits usinés dont elle a le plus besoin. »

« Ce que je crois, conclut M. Walter V. R. Berry, c'est que l'intervention des Etats-Unis, d'abord par la portée morale qu'ils ont voulu lui donner, par les moyens dont ils disposent ensuite, a fait entrer la guerre dans une phase décisive. »

LES ALLEMANDS RENVOIENT LES FATIGUÉS ET LES INUTILES



L'ARRIVÉE D'UN CONVOI DE RÉFUGIÉS A SENLIS

On emmène en Allemagne les hommes valides, les femmes bien portantes, les jeunes gens, les jeunes filles, tous ceux qui, à un titre quelconque, peuvent leur devenir utiles. Seuls les vieillards, les êtres épuisés et les tout petits sont renvoyés des pays encore occupés ou abandonnés dans les villes et les villages reconquis.

ENCORE UN TÉMOIGNAGE DES PROCÉDÉS ALLEMANDS



CE QU'ILS ONT LAISSÉ DE LA GARE DE TERGNIER

Les témoignages de leur inutile labeur de destruction, nous les avons donnés maintes fois. En voici un nouveau, qui nous parvient d'un pays non photographié jusqu'à présent : de Tergnier. Il convient de noter que la gare est de tout le pays le seul bâtiment « en bon état ».

A LA CHAMBRE

Un débat sur les prohibitions d'importations

Un débat s'est ouvert hier à la Chambre au sujet des prohibitions d'importations d'articles de luxe. Le débat a été ouvert par M. Georges Ancel, Charles Leboucq et Puech ont montré la gravité de cette mesure et ses conséquences pour notre commerce. Avec M. Jacques Stern, M. Clément s'est efforcé de justifier la décision du gouvernement.

Après avoir fait l'historique des diverses phases de la guerre, le ministre du Commerce a montré le mouvement industriel, ralenti tout d'abord, revenant peu à peu normal, tandis que baissait notre production agricole. Cette situation a déséquilibré notre balance commerciale et influé sur notre change à l'étranger.

Malgré la cherté du fret et les droits prohibitifs établis sur les produits importés, on a constaté que certaines importations continuaient. Le chiffre de nos importations, qui atteignait 8 milliards 420 millions en 1915, passait à 15 milliards 35 millions en 1916 et à 15 milliards 159 millions en 1917. De 18 000 en 1913, la différence en moins de nos exportations sur nos importations est montée à 64 000 en 1915 et à 66 000 en 1916.

Le gouvernement ne s'est pas résigné à pratiquer la « politique du laissez-faire ». Il a voulu libérer du tonnage, donner du fret aux marchandises indispensables en restreignant les utiles et en supprimant les superflues, augmenter notre production nationale, amener notre industrie et notre commerce à s'organiser. Il a voulu aussi limiter nos paiements à l'étranger. De là le décret du 22 mars.

M. Clément estime que la réglementation des importations atteindra les spéculateurs. S'il est nécessaire, le gouvernement ira d'ailleurs jusqu'à demander au Parlement une loi de salut public lui permettant d'exiger la déclaration des stocks.

De larges dérogations sont prévues dans l'application du décret du 22 mars ; elles comprennent la plupart des produits d'alimentation et les matières premières nécessaires à l'industrie. Le gouvernement n'a pu, toutefois, adopter la politique d'exemption des contrats. C'est dû à la longue durée.

Le ministre du Commerce a ajouté qu'il avait trouvé, chez nos commerçants et industriels, la meilleure volonté possible à se plier aux exigences de la défense nationale. Après quelques observations de MM. Puech, Siegfried et Marc Réville, la discussion s'est terminée par le vote d'un ordre du jour de M. André Honnorat, approuvant les déclarations du gouvernement.

Un recensement de la population en 1917 en vue de la mobilisation civile

A la demande du ministre des Finances, la Chambre a voté ensuite un crédit de 700.000 francs au ministre de l'Intérieur pour procéder, en 1917, à un recensement de la population en vue de la mobilisation civile.

A l'ouverture, elle avait adopté les divers articles et l'ensemble de la proposition relative à la mise en régie des usines de guerre.

Léopold BLOND.

Le général Lyautey retourne au Maroc

Le général de division Lyautey, ancien ministre de la Guerre, est nommé commissaire résident général de la République française au Maroc.

Le général Gouraud, qui occupait ce poste par intérim va être pourvu d'un commandement sur le front.

LE GÉNÉRAL MARCHAND PROMU GÉNÉRAL DE DIVISION

L'Officiel de ce matin publie la promotion suivante :

Le général de brigade du cadre des officiers de réserve Marchand, des troupes coloniales, a été promu au grade de général de division, dans le cadre des officiers de réserve (troupes coloniales) :

« Officier général véritable entraîneur d'hommes ; commandant brillamment une division depuis deux ans ; toujours le premier au danger, a été blessé trois fois (dont une très grièvement) depuis le début de la campagne. »

Le torpillage de l'« Aztec » raconté par son capitaine

Hier matin sont arrivés à Paris, venant de Brest, le capitaine O'Brien, commandant du vapeur américain l'Aztec, récemment torpillé dans les parages d'Ouessant, et les officiers de son équipage.

Le capitaine se rendit aussitôt à l'ambassade des Etats-Unis, où il fit son rapport sur les circonstances dans lesquelles eut lieu le torpillage. Ce rapport a été immédiatement transmis, par câble, au secrétaire d'Etat de la marine marchande à New-York.

Voici quelques détails donnés par cet officier :

« Il était exactement 9 h. 30 du soir, lorsque mon navire fut atteint par une torpille. Nous étions alors à environ 9 milles de la côte. Pour nous atteindre plus sûrement, le sous-marin avait profité de ce que nous passions sous les feux d'un phare. »

« Sans perdre une minute, je fis mettre à la mer les trois chaloupes du bord, dans lesquelles purent se réfugier tous les membres de l'équipage. »

« A peine eus-je embarqué dans la dernière chaloupe qu'un orage épouvantable éclata. Vingt minutes après, notre malheureux navire sombra. »

« Après trois heures et demie passées au milieu des flots en furie, la chaloupe dans laquelle je me trouvais fut aperçue par un garde-côte français qui nous conduisit à terre. Malheureusement, je suis sans nouvelles de beaucoup d'hommes de mon équipage. Les reverrai-je jamais ? »

DANS LA MARINE

Par décret en date du 3 avril, le contre-amiral Allemand a été nommé au commandement de la marine à Marseille.

Le grand nombre de manuscrits qui nous sont envoyés et la nécessité où nous nous voyons de ne pas les négliger, qu'ils aient été publiés ou non, nous forcent à prier nos confrères et nos correspondants de garder copie des articles qu'ils nous adressent.

5 HEURES DU MATIN

DERNIÈRE HEURE

5 HEURES DU MATIN

A WASHINGTON

Un comité de guerre est créé en Russie

Londres, 4 avril. — Le correspondant du Times à Petrograd, qui a accompagné M. Goultchikoff au grand quartier général russe, télégraphie :

A la suite d'une conférence qui a été tenue hier, il a été décidé d'adopter le système anglais au point de vue de l'organisation militaire.

Le nouveau comité de guerre sera composé de M. Goultchikoff, ministre de la Guerre, du prince Lvov, président du Conseil, de M. Miloukoff, ministre des Affaires étrangères, de M. Terechtchenko, ministre des Finances, de M. Chingaref, ministre de l'Agriculture, de M. Niekassoff, ministre des Voies et Communications, et enfin de M. Kerevsky, ministre de la Justice. Tous ces ministres ont été convoqués et sont attendus à bref délai.

Néanmoins, le comité actuel de défense nationale, présidé par le ministre de la Guerre et comprenant des représentants des autres départements ministériels, des membres des deux Chambres et des délégués de la finance, du commerce et de l'industrie continuera vraisemblablement à fonctionner.

Le simple fait que la nouvelle organisation est inspirée par les exemples de la Grande-Bretagne et de la France et aussi par l'expérience acquise par les alliés de la Russie dans la conduite de la grande guerre, donne une suffisante assurance que dans les questions d'ordre purement militaire aucune intervention ne viendra influencer l'opinion et les décisions que croient devoir prendre le haut commandement et les états-majors.

Le message de M. Wilson provoque à Petrograd une grande sensation

Petrograd, 4 avril. — La nouvelle relative à la déclaration de guerre de l'Amérique à l'Allemagne s'est répandue vivement en ville et a produit au palais de l'Auride une grande sensation.

Des meetings ont été improvisés au cours desquels les orateurs ont expliqué aux soldats et à la foule la grande portée de cet événement. (Havas.)

La Suisse aura la carte de pain

Berne, 4 avril. — Le Bund annonce que la carte de pain sera introduite en Suisse le 1^{er} mai au plus tard.

Le Conseil fédéral n'a pas pris de décision définitive à ce sujet. La ration quotidienne de farine sera d'environ 230 grammes par tête, dont 25 0/0 seront réservés pour la cuisine et le reste pour le pain.

On peut donc compter que la ration quotidienne de pain sera de 270 grammes. En effet, 100 grammes de farine donnent 135 grammes de pain. (Information.)

Le Congrès a décidé de siéger en permanence jusqu'à ce que le vote soit acquis

WASHINGTON, 4 avril. — Le Congrès a commencé ce matin l'examen de la résolution tendant à la déclaration de l'état de guerre.

Le Congrès a l'intention de siéger en permanence jusqu'à ce que la décision soit obtenue.

WASHINGTON, 4 avril. — Le Sénat s'est ouvert, aujourd'hui mercredi, à dix heures du matin. Presque tous les sénateurs étaient à leur place. Le Sénat siégera jusqu'à ce que la résolution de guerre soit passée. Le public était admis aux galeries.

Le département de la Guerre a déclaré qu'il ne pouvait accepter l'offre faite par M. Roosevelt d'une division pour la France, tant qu'un acte du Congrès ne l'aurait pas autorisée.

L'effigie du sénateur La Follette a été brûlée, la nuit dernière, à Boston, par des étudiants. — (Radio.)

Le vote est attendu pour aujourd'hui ou demain au plus tard

L'envoyé spécial du Petit Parisien à Washington télégraphie :

WASHINGTON, 4 avril. — Le retard que le monde éprouve à connaître l'entente officielle des Etats-Unis dans la guerre contre l'Allemagne dépend uniquement, à l'heure actuelle, de la force physique et de la résistance morale du sénateur La Follette et du petit groupe d'indécis qui pourra lui prêter un appui.

De ce groupe pourrait, et depuis la marée d'indignation qui a gagné tout le pays, beaucoup se sont détachés. Quatre seulement sur dix lenteront probablement une obstruction : ce sont les sénateurs Morris, du Nebraska ; Gronna, du Dakota ; Vardaman, du Mississippi ; et Lane, de Géorgie.

Le sénateur Stone, assailli par ses récents démentis avec ses propres électeurs, parlera, sans pourtant tenter une obstruction. Quelle que soit la force physique des opposants, elle n'est pas insurmontable. Le scandale d'une infâme minorité en rébellion contre le sentiment patriotique chaque jour plus hautement et magnifiquement exprimé par le pays entier ne pourra pas indéfiniment se prolonger.

Le vote final déclarant la guerre aux Etats-Unis en guerre avec l'Allemagne est attendu jeudi, au plus tard vendredi.

Le gouvernement américain refuse les lettres de créance du nouvel ambassadeur d'Autriche

WASHINGTON, 4 avril. — Le gouvernement a refusé de recevoir les lettres de créance que le comte Tarnowski, le nouvel ambassadeur d'Autriche-Hongrie devait lui remettre.

LES COMMUNIQUÉS OFFICIELS

Front français

14 HEURES. — A L'EST ET A L'OUEST DE LA SOMME, NOS TROUPES ONT CONTINUE A PROGRESSER SUR TOUT LE FRONT ATTAQUE PAR NOUS HIER.

AU DELA DE DALLON, NOS RECONNAISSANCES ONT POURSU JUSQU'AU FAUBOURG SUD-OUEST DE SAINT-QUENTIN. AU NORD-EST DE CASTRES, NOS TROUPES ONT ATTEINT LES LISIERES SUD DE GRUGIES. A NOTRE DROITE, LE VILLAGE DE MOY-SUR-OISE A ETE CONQUIS EN ENTIER. L'ENNEMI A REAGI VIOLEMMENT PAR SON ARTILLERIE, NOTAMMENT DANS LA REGION DE SIGNY.

AU SUD DE L'ALLETTTE, LE COMBAT S'EST POURSU JUSQU'AU DELA DE LAFFAUX ET DANS LE VILLAGE MEME, OU NOUS AVONS PENETRE, MALGRE LA RESISTANCE ACHARNEE DE L'ENNEMI, QUI SE DEFEND PIED A PIED. AU SUD DE VAUVENY, DES CONTRE-ATTQUES ALLEMANDES ONT ETE BRISEES PAR NOS FEUX, QUI ONT INFLIGE DE FORTES PERTES AUX ASSAILLANTS.

Nous avons aisément repoussé deux tentatives ennemies sur nos petits postes au nord-ouest de Prosnes et à l'est d'Auberive. Rien à signaler sur le reste du front.

23 HEURES. — AU COURS DE LA JOURNEE, MALGRE LES VIOLENTES RAFALES DE NEIGE ET LE TERRAIN DETREMPE, NOS TROUPES ONT CONTINUE A REFOULER L'ENNEMI SUR L'ENSEMBLE DU FRONT DE LA SOMME A L'OISE ET L'ONT REJETE AU DELA D'UNE POSITION DOMINANTE TRES IMPORTANTE, JALONNEE PAR LES VILLAGES DE GRUGIES, URVILLERS, MOY, QUI ONT ETE ENLEVES BRILLAMMENT PAR NOS TROUPES. AU NORD DE LA FERME DE LA FOLIE, LES ALLEMANDS, BOUSCULES PAR UNE ATTAQUE IRRESISTIBLE DE NOS SOLDATS, ONT LACHE PRECIPITAMMENT TROIS LIGNES DE TRANCHEES PRECEDEES DE RESEAUX DE FILS DE FER EN ABANDONNANT DES BLESSES ET UN IMPORTANT MATERIEL. TROIS OBUSIERS DE 160 ET PLUSIEURS CAMIONS D'ESCARILLES SONT TOMBES EN NOTRE POSSESSION.

Au sud de l'Allette, aucun changement dans la situation. La lutte d'artillerie a été violente dans la région de Margival-Laffaux. En Woëvre, nos pièces à longue portée ont pris sous leurs feux des détachements ennemis signalés en gare de Vigneulles.

Canonnade intermittente sur le reste du front.

Front britannique

L'ennemi a violemment contre-attaqué au cours de la nuit, en vue de recouvrer les six canons perdus par lui le 2 courant, à l'ouest de Saint-Quentin. Sa tentative a complètement échoué, à la suite d'un corps à corps, et les six pièces ont été emmenées à l'arrière.

UNE ATTAQUE EFFECTUEE CET APRES-MIDI NOUS A PERMIS DE NOUS EMPARER DU VILLAGE DE METZ-ENCOUTURE, AU NORD-OUEST D'EPPEY, ET D'UN CERTAIN NOMBRE DE PRISONNIERS. LE COMBAT CONTINUE A L'EST DU VILLAGE ET VERS LE BOIS D'HAVINCOURT.

Un coup de main a été exécuté avec succès dans la matinée sur les tranchées allemandes au nord-est de Neuville-Saint-Waast.

L'aviation a montré hier une grande activité. Au cours de combats sérieux, un appareil ennemi a été abattu ; cinq des nôtres ne sont pas rentrés.

Les rapports complémentaires font ressortir à 270, dont 8 officiers, le chiffre des prisonniers faits par nous dans les combats du 2 courant.

Au sud-est d'Arras, nous avons capturé en outre 17 mitrailleuses et 4 mortiers de tranchée.

Front italien

Au cours de la journée d'hier, sur le front du Trentin, actions d'artillerie, plus actives par endroits, principalement dans la vallée de l'Adige, où, par représailles contre des tirs ennemis persistants sur Ala, nous avons renouvelé le bombardement des ouvrages militaires de Riva, d'Arco et de Rovereto.

Sur le front des Alpes Julienne, activité de nos petits détachements en reconnaissance.

Sur le Carso, dans la soirée du 3 avril, au nord de Boscomalo, par un coup de main heureux, nous nous sommes emparés d'un poste avancé ennemi et nous l'avons occupé solidement. Un détachement comprenant plus de trente hommes a été en grande partie tué ; nous avons fait six prisonniers.

Fronts russes

FRONT OCCIDENTAL. — Près d'Ilousk, après un violent bombardement de nos positions, les Allemands ont attaqué et occupé les tranchées de nos avant-postes au sud du chemin de fer de Ponewodjé, mais, par nos contre-attaques, ils en ont été chassés.

Dans la nuit du 3 avril, l'ennemi, appuyé par un feu violent d'artillerie et de lance-bombes, a attaqué nos tranchées dans la direction de Nowoselki (au sud de Krowo). Au petit jour, une colonne d'assaut, forte d'environ une compagnie, a pénétré dans nos tranchées de première ligne, près du village de Nowoselki. Une contre-attaque de nos éclaireurs l'en a rejetée.

Au cours du 3 avril, l'ennemi a ouvert un feu violent d'artillerie qui a duré quatre heures sur une de nos places d'armes situées dans la région des gares de Tcherebitch-Guelenn, sur la rive gauche du Stockod, et sur le passage de la rivière. Le feu était nourri en partie d'obus asphyxiants, et l'ennemi a lancé en même temps, de ses positions près de Guelenn-Boroko, jusqu'à treize ondes de gaz.

Sous la protection de son artillerie, l'ennemi a déclenché une attaque sur le front Tchely-Guelenn et a réussi à presser nos troupes pendant qu'un de ses partis forçait le passage du Stockod, dans la région au nord-est de Guelenn, mettant ainsi dans une position difficile nos troupes du flanc gauche qui défendaient la place d'armes. Notre situation est telle que nos troupes ont dû se retirer sur toute la droite du Stockod.

Notre artillerie a bombardé avec succès un train ennemi près de Swidlik (sur la ligne Kowni-Rovno). Dans la région située à 9 verstes à l'ouest de Ralafas, nos détachements ont attaqué l'ennemi, occupé à des travaux de fortifications. Ayant franchi les réseaux de fil de fer, nous avons occupé trois lignes de tranchées autrichiennes et anéanti les occupants.

Sur l'autre front, fusillade et reconnaissance d'éclaireurs. FRONT ROUMAIN. — Quelques colonnes d'éclaireurs ennemis ont tenté par trois fois de s'approcher des tranchées roumaines, dans la région au sud-est de Monastir-Kachinoul ; mais, chaque fois, elles ont été repoussées par notre feu.

Dans la région de Touloucha (Dobroudja), les Bulgares ont tenté de franchir le bras de Saint-Georges, sur le Danube ; ils ont été repoussés par notre feu.

Sur l'autre partie du front, fusillade.

FRONT DU CAUCASE. — Nos troupes continuent la poursuite des Turcs dans la direction de Kharukin.

MER NOIRE. — Dans la partie occidentale de la mer Noire, nos torpilleurs ont coulé deux goélettes turques chargées de blé.

Front de Macédoine

Fusillade et canonade dans la région au nord de Monastir et entre les lacs.

L'ennemi a lancé plusieurs bombes d'avions sur l'hôpital de Vertekop. L'aviation britannique a bombardé avec succès les hangars de Hudovo, déterminant des explosions et des incendies.

Front belge

Les artilleries de campagne et de tranchées ont été actives, tant de jour que de nuit, vers Dixmude, le Passeur et Hetsas. L'ennemi a bombardé Ramskapelle.

La destruction systématique de Saint-Quentin

FRONT BRITANNIQUE, 4 avril. — L'attaque qui, sur une étendue de seize kilomètres, a été tentée, le 2, au matin, la ligne des tranchées allemandes protégeant Cambrai, est précédée d'un tir de l'artillerie britannique de tous calibres, ce qui prouve, en passant, que nos alliés ont disposé des moyens de transport nécessaires pour faire suivre la marche de leur infanterie de tout leur matériel d'artillerie.

L'événement démontre, en outre, après beaucoup d'autres récents, que la liaison s'affirme de plus en plus entre l'artillerie et l'infanterie britanniques.

On a constaté, dans cette attaque, que les prisonniers appartenant plus aux troupes d'élite allemandes, aux fameuses Sturm Truppen.

Un officier nous a déclaré que c'étaient les soldats les plus mal habillés de l'armée allemande. Leur moral est inférieur à leur physique ; la guerre les dégoûte et ils ne comprennent rien à la succession de retraits et de contre-attaques, sinon qu'ils sont battus ; les pertes sérieuses les affectent beaucoup ; ils racontent que les officiers supérieurs font défaut dans l'armée allemande.

Il faut reconnaître, néanmoins, que cette-ci résiste avec bravoure ; à Douai, l'ennemi a contre-attaqué sans succès. On a acquis la certitude que l'ennemi n'a pas eu le temps de fortifier sa nouvelle ligne comme il en avait l'intention, d'où la nécessité d'un recul nouveau.

Il est malheureusement établi que l'ennemi poursuit la destruction systématique de Saint-Quentin, où déjà, il y a quinze jours, nous apercevions le bruit d'explosions ; nos avant-postes assaillis du bois Poulou, d'où ils dominaient un faubourg, à l'accomplissement des infamies allemandes.

On sait que les troupes britanniques se sont emparées dans les combats de Savy de six pièces allemandes de campagne ; les Allemands ont disputé çà et là, mais en vain, nos succès et en sont venus au corps à corps pour reprendre leurs pièces ; ils se battirent avec acharnement jusque dans la nuit du 2 au 3 avril pour arracher un cinquième canon que les hommes emportèrent, mais leurs efforts furent inutiles, et le terrain a gardé un lugubre témoignage de leurs pertes. (Havas.)

Pas de restriction nouvelle à la consommation du gaz

Il n'y aura pas de restriction nouvelle à la consommation du gaz. Ainsi en a décidé hier le conseil des ministres, qui avait été saisi de la question par M. Malvy, conformément à la promesse faite lundi dernier par le ministre de l'Intérieur à M. A. Mithouard, président du conseil municipal.

On se souvient de l'émotion qu'avait provoquée, ce jour-là, la dernière commission, réunie à l'Hôtel de Ville, l'exposé fait par M. Laurent, préfet de police, des mesures envisagées pour l'établissement d'un rationnement du gaz calculé par rapport à la saison d'été et à l'avance de l'hiver. C'est ce projet qui est abandonné.

L'Etat ne vendra pas le charbon mais le répartira

Lorsqu'on annonce que la France était divisée en trois zones qui seraient ravitaillées en combustible par leurs propres ressources, on ajouta que toute la houille importée ou extraite des mines serait la propriété de l'Etat qui, de ce fait, deviendrait marchand de charbon.

En fait, l'Etat se contentera d'être répartiteur. Les mines françaises appartiennent toujours à leurs propriétaires, mais ils ont le droit de livrer à leurs clients houilliers, elles devront livrer et facturer en se conformant aux instructions du gouvernement.

Le même système sera adopté pour le charbon d'importation anglaise.

Deux services seront probablement organisés à cet effet : l'un, sous la direction du général Gossé, ancien directeur des mines de la Plante, s'occupera spécialement de l'exportation ; l'autre, qui sera dirigé par M. Frazer, s'occupera de la répartition.

CRIME DE HAUTE TRAHISON

Un capitaine en conseil de guerre

Le capitaine d'infanterie coloniale Estève a comparu, hier, devant le troisième conseil de guerre, sous l'accusation de crime de haute trahison.

Dès le début de l'audience, avant le prononcé du huis clos, le conseil a rendu un jugement pour interdire le compte rendu des débats, qui se poursuivront aujourd'hui.

Le capitaine Estève est assisté de M. Anbepin. Le commandant Julien, commissaire du gouvernement, soutiendra l'accusation d'intelligences avec l'ennemi.

MORT DE M. MAURICE CHARLOT

Nous apprenons la mort de M. Maurice Charlott, secrétaire général de l'Association des directeurs de théâtres de Paris.

M. Maurice Charlott avait été successivement directeur du théâtre de l'Athénée et directeur du Palais-Royal.

La Bourse de Paris

DU 4 AVRIL 1917

L'orientation du marché est satisfaisante, un courant d'affaires de peu plus actif se manifeste sur le groupe des chemins espagnols en progrès plus ou moins sensibles ; et sur celui des caoutchoucs en recul. Par ailleurs, on est calme.

Sur nos rentes, le 3 0/0 gagne une fraction à 61.35. Aux emprunts étrangers, les russes sont en hausse : 1891, 55 ; 1896, 50.50 ; 1906, 76.50 ; 1909, 69.

L'espagnol calme à 164.15.

Pour les mouvements parmi les banques : Crédit Lyonnais, 1.159 ; Mobilier, 315.

Un peu d'indécision aux actions de fer : Nord, 1.087 ; Lyon, 1.090 ; Orléans, 1.125. Enfin, des demandes sur le Nord-Espagne à 143 et sur le Saragossa à 434.

En bourse, vive hausse de la Financière des Caoutchoucs, en progrès de 10 francs. Enfin, reprise de la Toula jusqu'à 1.301.

CHANGES

Londres, 27.50 1/2 ; Suisse, 111 1/2 ; Amsterdam, 236 1/2 ; Petrograd, 165 ; New-York, 579 1/2 ; Barcelone, 76 ; Madrid, 632.

LE MONDE

B L O C - N O T E S

L'assassin de Lincoln

PAR MAURICE VAUCAIRE

M. JAMES GORDON-BENNETT
Le plus Parisien de tous les Américains et le plus Français de tous les Français, dès les tout premiers jours d'août 1914, alors que



M. JAMES GORDON-BENNETT

toute la France sentait monter en elle une grande fièvre d'enthousiasme, le cœur de M. Gordon-Bennett a battu au rythme même du cœur de la France. Tout de suite, il s'est rangé hardiment et ardemment sous les bannières alliées, et la campagne menée aux Etats-Unis comme à Paris par le *New-York Herald* a certainement contribué, dans la plus large mesure, à déterminer le grand mouvement qui aboutit aujourd'hui à l'intervention américaine. Il a voulu constamment, avec une admirable ténacité, que les étoiles de son drapeau devinssent les bonnes étoiles de la France, qu'il aime et qui l'aime.

Il convient, il conviendra surtout de ne point oublier quel grand ami M. Gordon-Bennett fut pour les Alliés, et plus particulièrement pour la France.

INFORMATIONS

— Le duc et la duchesse d'Uzès, la comtesse de Bearn sont de retour à Paris.

NAISSANCES

— Mme Edgard Bégé a donné le jour à un fils : Achille.

DEUILS

— Les obsèques de M. Albert Taillandier, docteur en droit, avocat au Conseil d'Etat, à la Cour de Cassation, député du Pas-de-Calais, sous-lieutenant au 8^e territorial d'infanterie, tué le 25 mars, par l'explosion de l'hôtel de ville de Bapaume, ont été célébrées, à midi, hier, en l'église Saint-François de Sales.

Les honneurs militaires ont été rendus au défunt par le 33^e territorial d'infanterie.

La cérémonie était présidée par S. Em. le cardinal Amette, archevêque de Paris, qui donna l'absoute. Mgr Julien, le nouvel évêque d'Arras, avait pris place dans le chœur.

Le deuil était conduit par M. Taillandier, fils du défunt, et son beau-frère, M. Colombel.

La Chambre des députés avait envoyé une délégation à la tête de laquelle était M. Groussier, vice-président. Le conseil de l'Ordre des avocats au Conseil d'Etat et à la Cour de Cassation était également représenté par une délégation conduite par le président M^e Henry Monnier.

Les cordons du poêle étaient tenus par MM. Groussau, Plichon, députés du Nord ; Henry Monnier, le comte de Franqueville, de l'Institut ; Jonnard, sénateur, et Lefebvre du Prey, député du Pas-de-Calais.

Le Président de la République était représenté par le lieutenant-colonel Bonel, de sa maison militaire ; le président du Conseil, par M. Arnauld ; le ministre de la Guerre, par un officier d'ordonnance.

Au cimetière Montparnasse, où eut lieu l'inhumation, des discours furent prononcés par MM. Jonnard, Henry Monnier, J. Plichon, Lefebvre du Prey et Groussau.

— Les obsèques de M. Spiess, chevalier de la Légion d'honneur, médaillé de 1870-71, inventeur du dirigeable rigide, ont été célébrées, hier, à midi, en l'église Saint-Honoré d'Eylau.

Le deuil était conduit par Mme Spiess, sa veuve ; MM. Jacques et Emile Spiess, ses fils, et Mlle Spiess, sa fille.

Dans l'assistance : MM. H. Deutsch (de la Meurthe), président de l'Aéro-Club de France ; Georges Bezançon, de Saint-Blancard, Pén de Saint-Gilles, le gouverneur du Crédit Foncier et Mme Morel ; général et Mme Rouvier, MM. Moulens, Henri Desgranges, etc.

L'inhumation a eu lieu au cimetière du Père-Lachaise, où un discours a été prononcé par le comte Henri de La Vaulx, au nom de l'Aéro-Club.

Nous apprenons le mort : De la duchesse de Beaufort, née Roux, qui a succombé à Monte-Carlo, âgée de quatre-vingt-quatre ans.

De M. Pierre Parinet, du 1^{er} régiment d'artillerie, décoré de la croix de guerre, mort pour la France.

BIFN'A'SANCE

— Mme Whitney Warren, dont la bienfaisance et le dévouement sont inépuisables, vient de faire parvenir une nouvelle somme de 25.000 francs à la Fédération nationale des mutilés.

PETIT COURRIER DE LA RIVIERA

— Ainsi que nous l'avons annoncé, une grande fête flamande de bienfaisance aura lieu au château et dans le parc Valrose, dimanche 8 avril, jour de Pâques, sous le haut patronage de S. A. R. la duchesse de Vendôme.

Les dames patronesses sont : Mmes de Joly, Schmitz, Goiran, Saint-Germain, comtesse d'Arincourt, Alexandre, Acton, Akimoff, baronne Bamberg, Bonnetoy-Sibour, comtesse de Veuze, princesse Engalitchef Martroye de Joly, Moco, Maffei, princesse Metcheral, Mme de Madré, princesse Ouroussoff, comtesse Romée de Vichet, marquise de Pancourt, comtesse de Sagony, Mme Claire Viret, lady Watris.

PETIT COURRIER DE LONDRES

— De Londres, on annonce que S. M. le roi d'Angleterre a l'intention d'instituer un nouvel ordre sous le nom d'"Ordre de l'Empire britannique", qui sera conféré aux hommes et aux femmes et dont les deux premiers degrés seront : grand commandeur et chevalier ou dame commandeur.

— Le mariage du marquis Harrington, fils du duc et de la duchesse de Devonshire, avec lady Mary Cecil sera célébré le 21 courant à Hatfield.

UNE des plus énormes fortunes du monde était celle du tsar de Russie, on nous l'a déjà dit. Mais il en est une autre qui n'est pas moins énorme ; c'est celle de l'empereur d'Allemagne.

Et elle n'est pas toute au pays des Boches : une partie — la plus grande partie, à ce qu'affirment certains financiers dont c'est le métier de savoir ces choses-là — a été placée par les soins de ce souverain prudent, sous le nom de personnes interposées, au Canada et aux Etats-Unis : la poire pour la soif, comme on dit chez nous autres bourgeois.

C'est même cette précaution qui fait croire à certaines personnes, d'une imagination peut-être un peu échauffée, que Guillaume II pourrait bien abdiquer un jour, s'il trouvait que le bûcher brûle trop près de ses doigts. Mais en, c'est une supposition aventureuse. Depuis la fin du dix-huitième siècle, la plupart des monarches d'Europe se sont préparés de ces poires pour la soif en cas de malheur : mais il est rare qu'ils aient abdiqué volontairement. Presque toujours ils font ce geste trop tard, après avoir été chassés ; une espèce de jellidit mystique au principe qu'ils représentent, et aussi le bandeau qu'on entourage intéressé met sur leurs yeux, les empêchent de prendre cette décision en temps utile.

Mais il est bon tout de même de savoir que l'empereur allemand a mis des capitaux importants à l'étranger.

En vertu des principes d'équité les plus élémentaires, en vertu d'une clause de l'acte de La Haye sur les droits et les obligations de guerre qui fut — à Rome ! — insérée sur la proposition de l'Allemagne, en vertu même des règles reconnues — autre ironie — par le manuel allemand des lois de la guerre, et en concordance avec les applaudissements unanimes qui ont salué, au Sénat, l'éloquent discours de M. Chéron, les crimes sans nom dont les Allemands se sont rendus coupables dans cette guerre, et qui sont des crimes de droit commun, doivent recevoir la punition des crimes de droit commun.

En d'autres termes ceux qui les ont commis doivent être châtiés dans leurs personnes, et condamnés à des amendes et à des dommages-intérêts que leurs propriétés personnelles acquitteront.

Déjà M. Etienne Flandin, sénateur, a demandé avec insistance, contre les auteurs responsables, l'ouverture immédiate d'instructions criminelles.

Les auteurs responsables sont les chefs allemands qui, à tous les degrés de la hiérarchie militaire, ont ordonné ces destructions, et, en premier lieu, le Kriegerherr, le chef suprême de l'armée allemande, l'empereur.

Le Canada est une colonie anglaise, pratiquement autonome, et en guerre tout comme l'Angleterre. Les Etats-Unis ont dans la grande lutte aux côtés des Alliés. Guillaume II a de l'argent chez eux — de l'argent caché sous le nom de personnes interposées. J'espère bien qu'on le retrouvera, et qu'on mettra la main dessus. C'est justice.

Pierre MILLE.

Défense de voyager

Une charmante Parisienne veut conduire ses enfants à la campagne, dans cette partie de la Côte-d'Or que dessert la Compagnie de l'Yonne.

Il lui faut donc un sauf-conduit. Elle s'en va au commissariat de son quartier.

— Vous n'avez pas besoin de sauf-conduit, lui dit l'inspecteur.

C'est indispensable. Je ne puis prendre un billet sans sauf-conduit.

— D'abord, pourquoi voulez-vous voyager ?

— Affaires de famille.

— Oui, on connaît ça. Est-ce que vous croyez qu'on se balade en temps de guerre ?

Vous n'en avez pas.

Ainsi, par ordre de l'inspecteur, les enfants du quartier n'auraient pas le droit de prendre des vacances. Heureusement, le commissaire est moins sévère, et même c'est l'homme le plus courtois du monde.

Averti, il signe le sauf-conduit.

Prévenons les fètes de Pâques en province. Ils feront sagement de parler au commissaire lui-même. Les inspecteurs sont partisans des restrictions.

Ce qu'ils ne font pas sauter

Les Allemands démolissent les maisons, mais ils respectent les guérites. Après d'une demeure éventrée, nos amis anglais



LE FIGURANT DU SECOND ACTE (MÊME DÉCOR QUE LE "UN")

ont trouvé intacte la guérite que voici. Elle porte la date de 1914, et le monogramme du kaiser au centre de la Croix de fer.

A la place où si longtemps présenta les armes quelque soldat du landsturm, un Tommy, souriant, se tient maintenant.

Sur le mur voisin on lit l'inscription : *For Last-Kraftwagen verboten* (Interdit aux voitures lourdes). En effet, une ténébreuse trop rude suffirait à jeter bas les ruines de la maison.

L'art oratoire

M^e Henri-Robert et M^e André Hesse, il y a huit jours, étaient assis à la même barre, l'un plaçant pour M^e Depéroussin, l'autre pour M. Depéroussin.

Ils se sont hier trouvés face à face, l'un soutenant les intérêts de Mme Marcel Habert, l'autre ceux de M. Marcel Habert, dont le tribunal a déclaré le divorce.

C'est ainsi que leurs éloquentes, tantôt ligées, tantôt opposées, réunissent ou divisent selon leur gré. « Qu'y a-t-il de meilleur que la langue ? » reprit Esopé.

Formule

Ce vieux médecin, que nous connaissons, et qui habite le quartier Latin, ordonnait jadis à ses clients, s'ils avaient la grippe, de garder la chambre.

Mais il a remarqué, depuis quelque temps, — depuis un temps que nous ne préciserons pas, de peur d'avoir à choisir entre M. Herriot et M. Viollette, — il a remarqué, donc, que la chambre était devenue un lieu fort glacial et particulièrement périlleux aux faibles bronches.

Aussi n'hésite-t-il plus sur ses ordonnances : « garder la chambre », mais : « garder le lit ».

Même en ce mois d'avril, le seul endroit où l'on puisse espérer d'avoir chaud, c'est en effet le lit, toutes couvertures ramassées, et tous égrégons empilés.

Joli mois de mai, quand reviendras-tu ?

Une petite drôlerie

M. Hale vient d'interviewer Guillaume II. M. Hale est le correspondant à Berlin des journaux de Hearst, journaux germanophiles des Etats-Unis.

En d'autres temps, une interview du kaiser eût été document de première page. Aujourd'hui, cela se résume en quelques lignes et se met dans un petit coin, à l'usage des curieux obstinés.

Donc, voici : M. Hale a remarqué que Guillaume II est un humanitaire.

Il écrit : « J'ai pu me rendre compte que Sa Majesté était animée d'un esprit absolument moderne. C'est un plaisir d'écouter ses observations si précises et si lumineuses. Ces deux dernières années ont imprimé leur sceau sur l'empereur, qui, tout en conservant les traditions de son ancienne dynastie, est néanmoins ouvert aux idées concernant le progrès et l'émancipation de l'humanité. Il est sincèrement désireux de prendre place

parmi les monarches libéraux qui ont contribué à faire avancer la civilisation. »

Priions Dieu de nous protéger de cet homme de progrès.

Et considérons avec amusement cette petite manœuvre dérisoire de Guillaume II, essayant de persuader aux Américains qu'il n'est pas du tout un autocrate, qu'il est tout au contraire un démocrate, un libéral, un ami de l'émancipation des peuples. A la prochaine retraite stratégique, il sera socialiste.

Protestation

« Alors, quoi, monsieur, nous écrit une lectrice : on va nous démentir encore le gaz ? Et pour quelle raison ? Parce que nous sommes au printemps ? Mais, monsieur, c'est au printemps et en été qu'on dépense le plus de gaz ! Est-ce qu'il ne le sait pas, le ministre ? »

« En hiver, on peut employer le charbon, si d'aventure on en a, — c'est-à-dire si la bonne connaît un garçon livreur... ou bien est fiancée à un charbonnier. — on peut employer le charbon à deux fins. On peut s'y échauffer, en même temps que les aliments. Mais en été on éteint la cuisinière, dans la plupart des cuisines de Paris. »

« Alors, pour cuire les repas, on se sert uniquement du gaz. On dépense donc beaucoup plus de gaz en été qu'en hiver. Et c'est le moment où on nous supprime un peu du peu qu'on nous laissait ! »

« Monsieur, dites, je vous prie... »

Madame, c'est fait.

Histoire de pendu

A Thermopolis (Wyoming), un Allemand, las sans doute d'entendre parler avec indignation de son pays et de son empereur, cria :

« Hoch, Kaiser ! »

Aussitôt des mineurs se jetèrent sur lui et le pendirent.

Mais à peine l'eurent-ils pendu qu'ils le firent mettre à genoux et lui ordonnèrent de baisser le drapeau américain.

Il n'a dû rien comprendre à cette aventure. Dépendre d'un pendu ! Ah ! comme la sainte Allemagne est supérieure aux autres peuples ! Quand elle pend, c'est pour tout de bon. Il doit cordialement mépriser les Américains, incapables d'assassiner.

Le bouc émissaire

L'homme le plus impopulaire de toute l'Allemagne, c'est, en ce moment, M. von Batocki. Le pire est qu'il ne l'ignore point. Voilà, en effet, ce que racontent les journaux allemands :

« Le dictateur aux vivres Batocki, ayant été sollicité d'écrire quelques lignes en faveur de l'emprunt de guerre, répondit que, dans les circonstances actuelles et en raison de la grande pénurie des vivres, son nom et sa personnalité étaient si impopulaires qu'une intervention de sa part en faveur de l'emprunt serait plus nuisible qu'utile et que, en conséquence, il préférait se taire. »

LE VAILLEUR.

L'ENTRÉE EN SCÈNE

par Gibson



L'Oncle Sam. — Arrêtez le drame !...

Dans les théâtres des Etats-Unis, quand un acteur a été mauvais au point de mécontenter entièrement les spectateurs, ceux-ci déclament « le croquet ». On voit alors le

régisseur entrer en scène muni d'une sorte de gaffe, telle qu'on la découvre sur le dessin de Gibson, et entrainer dans la coulisse, au moyen de cet engin, le comédien qui a

mal joué son rôle. Le public, ici, est persécuté par l'Oncle Sam, les mauvais acteurs par le kaiser et le kaiser par la civilisation.

Le doyen des détectives de New-York, le vieux limier J. W. Bradley, venait d'entrer dans sa soixante-quatrième année. A cet effet, quelques célèbres auteurs de romans policiers lui offraient un déjeuner. Au fumoir, le doyen leur conta son plus beau souvenir policier.

— Le 14 avril 1865, à 8 h. 12 du soir, un homme de six pieds de haut, assez maigre que long, les épaules voûtées, le nez proéminent, les yeux enfoncés, le front taillé de rides, entra, chapeau bas, dans le théâtre Ford de Washington. Il était habillé de sombre et portait une redingote déformée et usée jusqu'à la corde... Accompagné de sa femme, d'une jeune fille et d'un officier, il prit place au balcon, dans l'avant-scène de gauche devant laquelle pendait un drapeau. L'orchestre, mené par son chef Withers, se dressa et exécuta un hymne ; toute la salle, pleine à débordement, fut aussitôt debout et chanta en même temps. Ce géant, cravaté d'un foulard noir, était Abraham Lincoln, président des Etats-Unis.

« L'ancien batelier de l'Ohio, bûcheron aussi autrefois, le « fendeur de bois », comme on l'appelait alors, salua la foule de son large sourire qui allait d'un favori à l'autre.

« La représentation commença. On donnait *Notre Cousin d'Amérique* au bénéfice de la grande comédienne Laura Keane. A dix heures dix, comme on était à la moitié du troisième acte, un acteur de la troupe, Wilkie Booth, frère du grand tragédien Edwin, se trouvait dans le couloir faisant face à l'avant-scène présidentielle.

Booth observait à la fois la scène et la salle. A l'instant précis où Asa Trenchard criait à la cantonade : *Vieille folle, viens pigre à loup* ! Booth fit le tour du balcon et s'embarassant dans les chaises, poussa la porte de communication des loges que gardait un planton, la referma au verrou, entra dans la loge vide qui précédait l'avant-scène et tira un coup de pistolet dans le crâne du grand homme, en hurlant : « *La Revanche du Sud !* »

« Comme l'officier, beau-frère de miss Morris, la jeune fille présente, essayait de l'arrêter, Booth lui transperça le bras de son poignard, et, montant lestement sur le rebord de la loge, fit un bond de douze pieds jusqu'à la scène, entraînant dans son éperon droit un lambeau de ce drapeau du pays dont il avait tué le chef. Booth tomba sur un genou, se releva difficilement, sauta dans l'orchestre et menaça de sa lame le chef Withers qui, paralysé de peur, le laissa s'enfuir par la porte des musiciens. En quelques secondes, il était dehors, montait sur un cheval, après avoir bousculé le lad qui le tenait, et, avec une jambe brisée, disparaissait comme un tourbillon.

J. W. Bradley ralluma sa pipe et poursuivit :

— Il fallait capturer le misérable. C'est à partir de ce moment que mon rôle commença. Je me proposai à mon chef, l'inspecteur Baker, pour pister le bandit et prévenir le Service immédiatement, en cas de réussite. Avant tout, je n'ai jamais compris comment un cavalier a pu tenir en selle avec une jambe cassée dont l'os éclaté traversait les chairs à chaque soubresaut de sa bête. Un miracle d'endurance !

— Il fit ainsi un long parcours ? demanda le romancier Mannors.

— 45 milles, tant à cheval que dans la cariole d'un nègre, après avoir été paré provisoirement par le docteur Mudd, à 8 milles d'écart de Surratsville, son chemin direct... Et moi aussi, je galopai à sa recherche. Quel raid ! J'ai traversé des plaines, puis le Potomac sur un radeau de bois flotté ; toujours en selle, je me suis enfilé dans les marais du Maryland, perçu dans un bois de pins... Bref, à force de patience et d'astuce, je finis par appréhender, cinq jours après, que le criminel occupait une hutte vide dans la plantation du docteur Stewart, grâce à son fermier.

« Je courus, à l'office de Port-Couway, télégraphier à Washington que j'étais au but, vainqueur de la bourse, et le surlendemain matin le colonel Conger, le détective Baker et quarante cavaliers, une vraie cavalcade, débarquaient du steamboat *Ida* et entouraient cette boîte de soixante pieds carrés, à double porte et ouvertures d'aération. Les hommes cernèrent la place aussitôt... Baker et moi lui criâmes par l'une des fentes de se rendre... « Laissez-moi une chance », nous répondit Booth, « celle de lutter avec vous tous... » Cette bravade fut mise de côté... « Nous ne sommes plus venus pour un duel, lui dis-je, mais pour vous arrêter... » « Eh bien, alors, mes amis, préparez ma civière... » Je vis qu'il avait son revolver : ce comédien composait sa scène finale... Craignant qu'il ne visât quelqu'un par l'ouverture de droite ou par celle de gauche, j'allai mai avec Baker des bottes de paille tamgées derrière la baraque, qui flamba vite. On vit l'homme éclairé par l'incendie... En boitant, il sauta de quelques pieds en avant, attendit un bref moment, chuchotant à voir l'invisible ennemi. Les flammes allaient le gagner, un coup de feu éclata dans la fumée...

— Il s'était tué ? s'écria l'auteur Mac Lean.

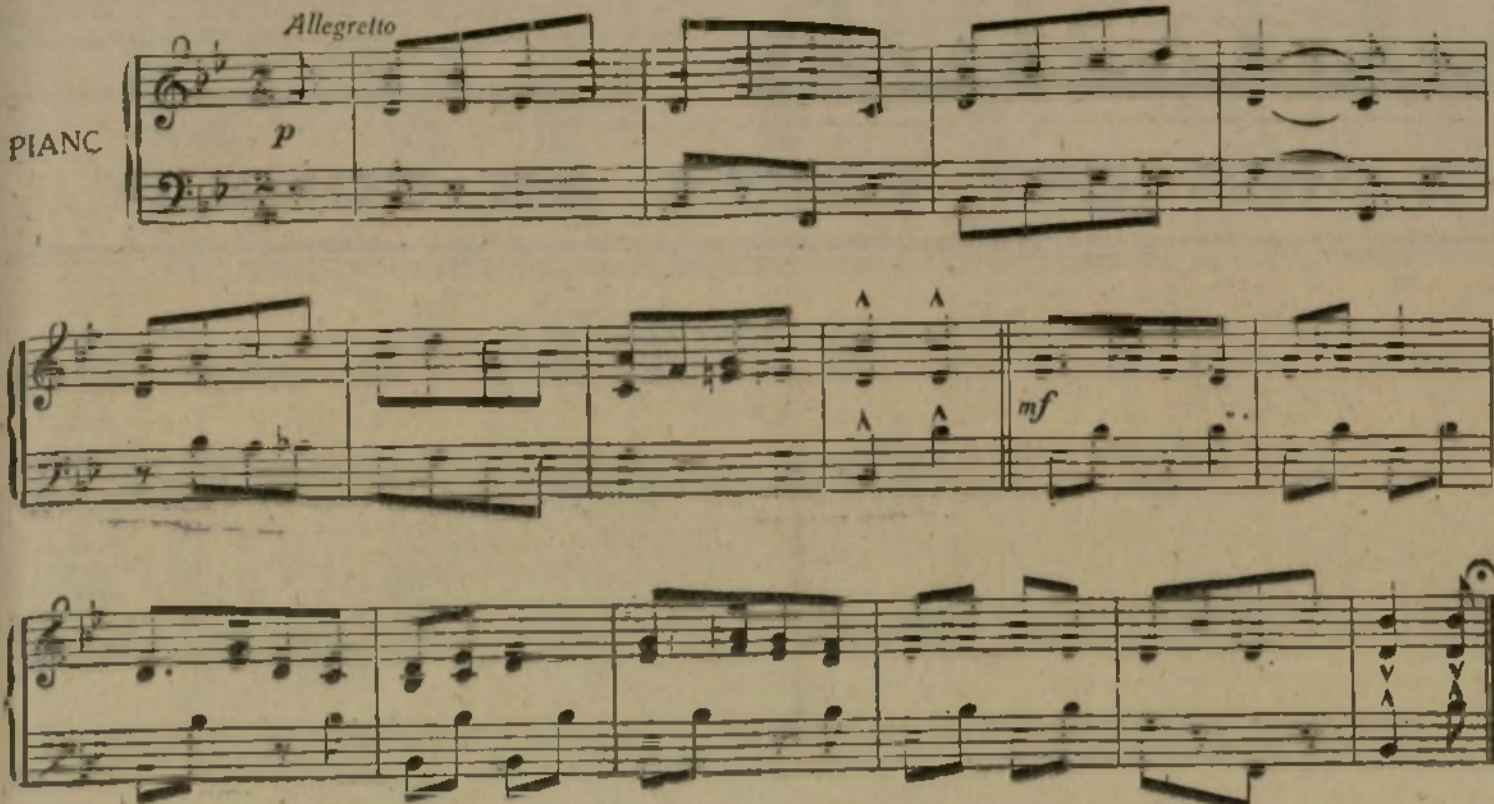
— Non, monsieur, répliqua le vieux détective, il ne faut pas prétendre que l'assassin du grand Lincoln se soit tué. Point d'héroïsme inutile : c'est le sergent Corbett qui l'a épuisé...

— Je croyais pourtant...

— Non, monsieur, interrompit sèchement Bradley, ce Booth a été abattu comme un chien enragé. Puisque nous l'avons dit, on doit le dire aussi.

Maurice VAUCAIRE.

L'HYMNE NATIONAL AMÉRICAIN: "YANKEE DOODLE"



L'incroyable Aventure de Valentin Torras Prisonnier de Guerre en Allemagne

II
ZOSSEN-BUNSDORF
(Suite.)

Le train se remit en marche et, à cinq heures du matin, nous arrivâmes dans un village. C'était Zossen-Bunsdorf. Nous nous arrêtasmes enfin. Bon nombre d'entre nous ne pouvaient se tenir sur leurs jambes. Parmi les blessés certains ne faisaient plus un mouvement. J'ignore le nombre de ceux qui moururent, car, moi et ceux de mes compagnons qui étaient indemnes, on nous fit mettre en rangs, pour sortir de la gare, tandis que les élopés restèrent provisoirement dans les wagons. Je suppose qu'on les transporta à l'hôpital.

Nous traversâmes le village, encadrés de soldats assez âgés, et escortés de policiers. Les rues étaient silencieuses et désertes, ou à peu près. Nous ne vîmes qu'une femme à la porte d'une boulangerie. Elle nous regarda longuement, d'un air surpris.

Puis, par une route qui courait entre des champs, nous gagnâmes le camp que l'on nous destinait.

C'était un vaste espace, dénudé, sablonneux, presque quadrangulaire, qui avait environ 1.200 mètres de côté, et était entouré d'un large réseau de fils barbelés. Le commandantur avait été installée dans une petite maison isolée, où habitait un coiffeur.

Il n'y avait point de baraquements, ni de tentes. Rien que les fils barbelés et la terre sur laquelle dormaient ou commençaient à s'élever plus de 15.000 Français, Anglais, Russes et Belges.

J'étais étonné de ne voir là aucune espèce d'installation. Ces milliers de malheureux n'avaient-ils donc pas un endroit où se mettre à l'abri de la pluie ou du soleil? Était-ce là que j'allais vivre, séparé de tous ceux que je connaissais, loin de ma patrie? Une horrible angoisse me serrait le cœur. Je songai un instant à la mort.

Mais tout à coup une lueur d'espoir traversa mon esprit. L'Allemagne était une nation civilisée. En ma qualité de citoyen neutre, je devais voir mes droits respectés. Je réclamerais, on me ferait justice, et on me rendrait à mon pays...

On nous passa en revue. On nous donna à chacun une assiette de lait, une cuiller et une couverture et on nous dit de nous arranger comme nous pourrions.

Le camp commençait à s'animer. Les prisonniers se levaient et faisaient, comme ils le pouvaient, leur toilette matinale. Puis ils se réunissaient par groupes pour discuter sur les événements ou se promenaient le long des fils barbelés. — Il était impossible de le faire au milieu du camp, tant il y avait de monde, — en tâchant de voir ce qui se passait au dehors.

Beaucoup souffraient de sortes de terribles fort curieuses qu'ils avaient creusées dans le sable en se servant de leurs assiettes et de leurs cuillères. Ces terribles, semblables à des taupinières, appartenaient ordinairement à un groupe de quatre ou cinq prisonniers. Pour les construire, ils se mettaient à quatre ou à cinq, généralement de même nationalité. Les uns creusaient avec les cuillères et les assiettes, tandis que les autres enlevaient le sable ainsi déplacé. Le travail durait quelques jours. Les propriétaires des excavations ainsi faites respectaient leurs droits mutuels. Il n'y eut jamais de discussion à ce sujet.

Cependant, il n'y avait que quelques centaines de prisonniers qui eussent de ces demeures souterraines. La plupart d'entre eux dormaient à l'air libre, « à la belle étoile », comme disait un professeur de la Sorbonne, dont je devins plus tard l'ami.

La nourriture ce jour-là (c'était un vendredi) fut meilleure que je ne m'y attendais. Il est vrai qu'elle empuirait chaque jour. Dans chaque camp on j'ai remarqué, j'ai remarqué qu'elle devenait de plus en plus mauvaise. J'ai été à Zossen, à Chemnitz et à Gross-Poritsch. Dans ce dernier camp, ceux qui n'a-

vaient pas d'argent mouraient de faim. Mais nous parlerons de cela plus tard.

La majorité des Français et des Belges et tous les Anglais mangeaient à la cantine, car ils avaient de l'argent. En général les plus riches prélaient aux plus pauvres. Une véritable fraternité régnait parmi ces compagnons d'infortune. Les Russes étaient les plus à plaindre. La plupart d'entre eux n'avaient pas un centime et devaient se contenter de l'ordinaire.

Celui-ci se composait de café le matin, de riz avec des lentilles ou des pois à une heure, et d'une soupe le soir. Le pain était peu abondant et très mauvais. Parfois apparaissaient dans le riz quelques morceaux imperceptibles de viande. Au début de mon séjour, cette viande était du bœuf ou du mouton. Mais, au bout de quelques semaines, ce fut, à ce que nous disaient nos gardiens, du chien salé.

Dès que je le pus, le jour de mon arrivée même, je fis une réclamation à la commandantur. Le commandant du camp, homme d'un certain âge, m'écoula en silence. Il savait bien le français que je parle couramment, de sorte que je pus facilement lui expliquer mon cas.

— Je suis Espagnol, lui dis-je. J'ai été victime d'une violence qui doit être la conséquence d'une erreur. Je désire être mis en liberté le plus vite possible. Je ne puis prouver mon identité, car on m'a enlevé mes papiers à Valenciennes.

Il me répondit qu'il prendrait des informations. Quatre ou cinq jours après, il me fit venir à la commandantur, et, dès que je fus entré, il m'adressa d'un ton sévère les paroles qui suivent :

— Je sais qui vous êtes. Vous êtes Français. Vous voulez me tromper. Vous êtes un Français de Valenciennes. Toute votre histoire n'est qu'un mensonge d'un bout à l'autre. Mais on ne trompe pas facilement un militaire allemand.

Je protestai vainement avec la dernière énergie ; il se contenta de remuer la tête d'un air incrédule.

Je le suppliai de me laisser écrire à l'ambassadeur d'Espagne à Berlin : il me refusa l'autorisation.

— Il est possible que vous sachiez l'espagnol, me répondit-il. Mais cela ne prouve rien. Il y a aussi des Allemands qui savent l'espagnol, et cela ne les empêche pas d'être Allemands.

Et comme je continuais à protester, il appela un soldat et lui ordonna de me faire sortir et de me reconduire au camp, besogne dont celui-ci s'acquitta en me bousculant de la pire manière.

Les jours qui suivirent, je fis connaissance de deux prisonniers français : un sergent et un simple soldat. Le sergent était inspecteur au Bon Marché, le soldat avocat, et, à ce qu'il me sembla, très instruit. Tous deux avaient de l'argent. Comme je n'avais pas un sou — l'officier qui m'avait appréhendé à Valenciennes m'avait complètement dépouillé — ils s'étaient pris de pitié pour moi et m'invitaient à la cantine, pour m'éviter de manger l'ordinaire. Je me nourrisais donc exactement comme eux.

Un après-midi ils me proposèrent de creuser avec eux une excavation ; les nuits commençaient à se faire très froides et il pleuvait fréquemment.

Naturellement, j'acceptai leur proposition avec joie. J'avais remarqué que tout près du camp des ouvriers construisaient une grande caserne ; nous leur demandâmes deux pelles. Dès que nous les eûmes, nous nous mîmes à l'œuvre, en nous aidant de nos cuillères et de nos assiettes. Nous travaillâmes pendant trois jours. Nous creusâmes d'abord un trou d'un mètre et demi de profondeur. Puis nous ouvrimmes une galerie qui commençait au fond du trou pour remonter ensuite, de manière à déboucher à fleur de terre.

Valentin TORRAS.

(A suivre.)
(Voir Excelsior des 1^{er}, 2^e et 3^e avril.)

THÉÂTRES

Relâches d'aujourd'hui. — Aujourd'hui jeudi saint, relâche à la Comédie-Française, à l'Opéra, à l'Opéra-Comique.

La répétition générale d'aujourd'hui. — Elle aura lieu au théâtre Edouard-VII, à 8 h. 30. Au programme : *la Folle nuit* ou *le dérivatif*, conte gaillard en 3 actes, de MM. Félix Gandéra et Moutéy-Eon, musique de M. Marcel Poullet.

Opéra. — On a dit de l'auteur de *l'Heure espagnole* que sa musique, à la fois abondante et recherchée, demandait à être « illustrée » par une adaptation scénique. Le public a ratifié cette opinion en faisant à Maurice Ravel d'éclatants succès chaque fois que l'occasion s'en est présentée : au théâtre des Arts, où *Ma Mère l'Oye* fit la joie de tous les fervents de la musique française ; au Châtelet, où *Daphnis et Chloé* fut l'une des attractions les plus goûtées durant une saison.

Avec *Adélaïde*, jouée d'abord aux concerts, M. Maurice Ravel fait son entrée à l'Académie Nationale de Musique et de Danse, précisément dans les conditions souhaitées par ses admirateurs, puisque sa suite orchestrale sera « illustrée » par une partie chorégraphique, adroitement juxtaposée.

Cette première à l'Opéra aura lieu dimanche, en soirée.

Le lundi de Pâques *Faust* sera joué en matinée.

La représentation commencera à deux heures précises.

La Société Shakespeare. — La seconde réunion de la Société Shakespeare a eu lieu hier, au Café de Paris. A côté de M. Génier, avaient pris place M. Dalimier, sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts, et M. Boultroux, directeur de l'Académie française. Après une brève et substantielle allocution de M. Génier sur le théâtre de demain et la Société Shakespeare, M. Boultroux et M. Dalimier ont pris la parole.

Théâtre Impérial. — Aujourd'hui jeudi, matinée et soirée. *Patilles roses*, avec Line Deberre et Henri Martin. *Un Gentilhomme*, joué par M. de Leste.

Cet après-midi :

Th. Français, relâche.
Opéra-Comique, relâche.
Odéon, 2 h. 15, *le Barbier de Séville*.
Gaité-Lyrique, 2 h. 15, *les Notes de Jeanette*, la fille du régiment.

Même spectacle que le soir : Antoine, Athénée, 2 h. 30 ; Bouffes-Parisiens, 2 h. 15 ; Châtelet, 2 h. ; Th. Edouard-VII, Grand-Guignol, Gymnase, Nouvel-Ambigu, Palais-Royal, Porte-Saint-Martin, 2 h. 30 ; Sarah-Bernhardt, 2 h. 15 ; Apollo, 2 h. ; Réjane, 4 h. ; Renaissance, 2 h. 30 ; Scala, 2 h. 15 ; Variétés, 2 h. 30 ; Th. Michel, 2 h. 45 ; Ba-Ta-Clan, 2 h. 30.

Ce soir :

Opéra, relâche. Dimanche, *Samson et Dalila*, *Adélaïde*.
Th. Français, relâche.

Opéra-Comique, samedi, 8 h. *Sapho*.
Odéon, 8 h. 15, *les Bouffons*.
Gaité-Lyrique, 8 h. *les Cloches de Corneville*.
Th. Sarah-Bernhardt, samedi, mercredi, jeudi, samedi, dimanche, 8 h. *les Nouveaux riches*.

Variétés (samedi, dimanche, tous les soirs, 8 h. 15, *la Folie du jour*, jeudi et dimanche).
Gymnase, 8 h. 30, *la Vieille d'armes*.
Antoine, 8 h. 30, *Monsieur Beverley* (jeudi, samedi, dimanche).

Renaissance, 8 h. 15, *le Minaret* (jeudi, samedi, dimanche).
Palais-Royal, 8 h. 30, *Madame et son filleul*.
Trianon-Lyrique, 8 h. 15, *la Vivandière*.

Porte-Saint-Martin, 8 h. 15, *Cyrano de Bergerac*.
Nouvel-Ambigu, 8 h. 15, *Mam'zelle Nitouche*.
Réjane, 8 h. 15, *l'Utah le law* (jeudi, samedi, dimanche).

Châtelet, 7 h. 30, *Dick, roi des chiens policiers*.
Apollo (Central 72-24), 8 h. *Mam'zelle Vendémiaire* (jeudi, samedi, dimanche).

Athénée, 8 h. 30, *Chichu*.
Bouffes-Parisiens, 8 h. 15, *Jean de la Fontaine*.
Cluny, 8 h. 15, *la Marmelle de Charley*.

Capucines (Tel. Cent. 55-40), 8 h. 30, *ou camp-fort aux Capucines*, revue. Au-dessus de l'entréol.

Grand-Guignol, 8 h. 30, *le Baiser mortel*.
Th. Michel, 8 h. 45, *Carminella*.
Scala, 8 h. 15, *Champion malgré lui*.

MUSIC-HALLS
Olympia, 8 h. 30, *Vedettes et Attractions*.
Ba-Ta-Clan, 2 h. 30, *la Revue des Hobards*.

CINEMAS
Gaumont-Palace, 2 h. 20 et 8 h. *Julez ; Manuella*.

Acquittement de M. Escartefigue

Le conseil de guerre de la 15^e région, siégeant à Marseille, a, après deux longues audiences, rendu hier son jugement dans l'affaire Escartefigue. Nous ne reviendrons pas sur les détails du procès.

A cette dernière audience, Seguy, secrétaire de l'accusé, est venu affirmer l'innocence de M. Marius Escartefigue, en déclarant que celui-ci lui avait envoyé le montant des droits de douane et qu'il les avait utilisés pour traiter des affaires personnelles. Il n'a jamais été, ajouta-t-il, le complice d'Escartefigue, qui ignorait tout de ses agissements.

Après avoir entendu le lieutenant Régimbeau, commissaire du gouvernement, et M^e Chancel, défenseur de l'accusé, le conseil a acquitté M. Marius Escartefigue à l'unanimité.

L'AVENIR DE L'AVIATION

L'aviation, au cours de cette guerre, a montré tout ce qu'on pouvait attendre d'une arme si jeune. Avant août 1914, que bien rares étaient ceux qui acceptaient de lui prêter la moindre confiance. Ont, revenus à trente mois en arrière. Rappelons-nous les ains entendus, les phrases tranchantes de ceux qui ne croyaient pas à l'aviation, pour eux, était un sport agréable, certes, mais dont on ne pouvait rien attendre. Comment une arme à peine à ses débuts aurait-elle été capable de devenir l'auxiliaire de quatre autres que des siècles avaient dû créer, modifier, perfectionner ?

Et, pourtant, quels services rendus ! Quelle importance prise ! L'aviation, embryon au commencement de la guerre, est devenue l'aide dont on ne peut se passer. Elle est l'arme qui s'est imposée de telle façon qu'à l'heure actuelle nous n'ose supposer que la victoire puisse aller à l'adversaire qui n'a pas la meilleure flotte aérienne. En l'espace de deux ans et demi, du néant est sortie une arme merveilleuse, extraordinaire, aux résultats inimaginables, incroyables.

Que fait l'aviation ? Elle apporte des yeux à l'artillerie qui, sans lui, ne pourrait découvrir les objectifs, ne saurait donc les atteindre. C'est l'aviation qui règle.

Elle empêche l'adversaire de pénétrer sur notre territoire pour y faire des observations, pour y repérer les endroits à signaler aux batteries adverses. C'est l'aviation qui chasse.

Il va vers des lieux importants, dépôts de munitions, concentrations de troupes, bivouacs, pièces dissimulées, ouvrages d'art redoutables. Sur eux, il laisse tomber des tonnes d'explosifs qui les pulvérisent. C'est l'aviation qui bombarde.

Il n'hésite pas à s'élever loin à l'intérieur des lignes ennemies pour y découvrir les modifications apportées aux mouvements, pour se rendre compte des travaux opérés, partant des intentions de l'adversaire. C'est l'aviation de reconnaissance et de mission photographique.

Enfin, il suit la vague d'assaut au moment d'une offensive. Il ne quitte pas nos troupes terrestres, descend à quelques mètres du sol, reste en communication constante entre le commandant et les lignes d'attaque. Il voit tout, sait tout, dit tout. Il devine les embûches de l'ennemi, signale les traquenards, réclame les secours. C'est l'aviation de liaison d'infanterie.

Est-il une seule arme qui puisse rivaliser avec l'aviation pour la variété des résultats qu'on peut obtenir ? Non, il n'en existe pas, et nous ne saurions trop admirer l'admirable effort de nos constructeurs qui, en quelques mois, ont réussi à adapter l'aviation aux besoins sans cesse nouveaux et à lui permettre de donner un rendement toujours supérieur aux espérances.

A tous les points de vue, vitesse, force ascensionnelle, rayon d'action, puissance de transport, l'aviation d'aujourd'hui semble, par rapport à celui du début de la guerre, ce qu'est la voiture à bras comparée à la voiture automobile de course. C'est le pur sang vis-à-vis du cheval de l'apocryphe. Et si nous devons conserver une toute petite consolation pour les méfaits de la guerre, c'est en observant les progrès de l'aviation que nous la trouvons.

Elle est petite, minime, si on la rapproche des deuil, des meurtres, du sang répandu ; mais quelle éblouissante revanche sur les sarcasmes de jadis, sur les avis profonds et nuls des romptemps d'avant-guerre ! L'aviation à la guerre est une question résolue. Reste peut-être à résoudre d'une façon sinon définitive, tout au moins satisfaisante, celle de son rendement maximum, par la meilleure adaptation de ses divers types aux nécessités très distinctes de ses usages militaires, que nous avons esquissés plus haut.

L'arrivée au sous-secrétariat d'Etat à l'aviation de M. Daniel Vincent, assez jeune pour favoriser les innovations et les initiatives, assez compétent pour ne pas se laisser influencer par de pseudo-spécialistes, nous garantit que, sous son impulsion, la cinquième arme mettra tout en œuvre pour obtenir des résultats intensifs, sans plus tarder. Il serait coupable qu'une arme semblable, française entre toutes, se laissât distancer par le Boche, toujours à l'affût du nouveau. Nous sommes convaincus que la supériorité décisive nous restera, car nous ne pouvons supposer qu'il puisse y avoir des personnes assez coupables pour ne pas mettre tout en œuvre afin de nous conserver cette supériorité bien nationale. Poser la question, c'est la résoudre, et c'est pourquoi nous n'hésiterons pas.

Nous nous demanderons plutôt quel est l'avenir réservé à l'aviation. Après la guerre, sans aucun doute, une multitude de héros se présentera qui essaiera de trouver dans le plus lourd que l'air un moyen d'existence que la guerre lui aura permis d'apprécier. Il faudra utiliser tous ces braves, d'abord par reconnaissance, ensuite par intérêt. L'aviation militaire, qui, nous l'espérons, prendra une extension de plus en plus grande, n'englobera pas toute cette glorieuse phalange. Nombreux ne sont ceux trop heureux de redevenir civils, indépendants et pouvant discuter.

A ce moment, des services civils seront aisés. L'aviation coloniale, l'aviation postale seront des déversoirs, peut-on dire, officiels et combien importants ! L'aviation coloniale, c'est Marc Pourpe qui l'a créée. C'est lui qui, par ses randonnées en Indochine, par son raid Le Caire-Karthoum et retour, a prouvé ce qu'on pouvait en attendre. Le malheureux est mort sans recevoir les récompenses dignes de lui. Il a fini en héros, mais en héros qui, jusqu'au dernier soupir, resta inconnu.

Les avions d'aujourd'hui dépassent 200 kilomètres à l'heure, sont à l'abri de bien des pannes, emportent des charges considérables. Supposons que l'on se serve de ces engins pour le transport des correspondances, des voyageurs même, des colis urgents aux colonies, là où les chemins de fer se traînent lamentablement à travers les méandres de voies uniques, et vous découvrirez immédiatement l'importance d'une adaptation qui ne peut que donner des résultats stupéfiants. Lord Kitchener avait su découvrir cette utilisation lorsqu'il avait tenu à collaborer de la manière la plus efficace aux projets de Marc Pourpe.

L'aviation coloniale ! Quelle source d'économie, quels avantages au point de vue de la rapidité ! Les routes de l'air n'ont pas les pneumatiques, ne comportent pas de détours, ignorent les virages, les voies encombrées. L'aviation est maître de l'espace. Il triomphe de tout ce

qui est au-dessous de lui : c'est le roi des transports de l'avenir.

Et l'aéroplane postal ? Ne pensez-vous pas qu'un service régulier sera nécessaire, indispensable pour les transports des lettres, des colis ? Nos relations avec l'Angleterre deviendront de plus en plus étroites : les voyages aériens nous permettront d'attendre Londres et d'en revenir en moitié moins de temps qu'il n'en faut par le train et le bateau pour aller de Paris à la côte anglaise. De même pour joindre les transports en partance pour les pays lointains.

Le ministre du Commerce a déjà été saisi de cette question. Or, il ne peut la repousser. L'aviation, après avoir été le plus remarquable combattant, doit devenir à la paix le moyen de locomotion le plus moderne, le plus utile, le plus précieux. Soyons sans crainte, c'est ce qui se produira. Mais à condition de faire vite, car il ne faut pas tergiverser, ni temporiser : l'heure est aux réalisations.

Que des fautes aient été commises, soit, à la très grande rigueur ; mais que nous retombions, après les hostilités, dans les errements dont nous avons souffert, nous ne saurions le supporter.

Toutes les armes sont entre nos mains : battons-nous, et qu'à l'oiseau de guerre succède, triomphal, l'oiseau de paix, qui bénédiciera de tous les perfectionnements possibles et nous conservera une suprématie acquise par tant de sang.

LA MODE

Les fantaisies de la mode

Les modistes paraissent déjà fort peu disposées à nous faire porter des chapeaux de paille, et les journées de giboulées ne nous ont point invitées à nous coiffer de tagai ou de picot. Pourtant, voici une saison où l'on peut espérer des heures ensoleillées, et nos chapeaux de tisse seront un peu abandonnés au profit de ceux de paille.

On peut rarement donner une explication aux caprices et aux fantaisies de la mode. Aussi est-il inutile de chercher à comprendre pourquoi nombre de chapeaux nouveaux paraissent posés au-dessus d'une sorte de serre-tête ceignant le front comme le ferait une toque ou un bonnet. Au-dessus de cette partie formant bandeau, la passe s'élargit et s'étale comme celle d'un canotier ou d'une capeline. C'est, en somme, l'ancien cache-peigne, mais faisant tout le tour et ne demandant aucune garniture. Les chapeaux eux-mêmes sont à peine garnis. Témoin celui-ci en picot noir avec celotte bouée sur le devant duquel sont simplement piquées deux petites ailes de ce rose corail si à la mode, qu'on retrouve sur les chapeaux, les robes, les blouses et en double de manteau.

Jeanne FARMANT.

Chapeau en picot noir garni d'ailes roses

POUR AVOIR DU CHARBON

Trois garçons livreurs au service d'un grand négociant en charbon étaient poursuivis, hier, devant la huitième chambre correctionnelle. L'accusation leur reprochait d'avoir livré à un fourneur de la rue de Paradis des sacs de charbon destinés à un certain nombre de clients de leur maison. Les livreurs ont prétendu qu'ils n'avaient offert par le fourneur. Et pour la première fois le séducteur, assisté de M^e Le Paulmier, comparait aux côtés des employés coupables.

M^e Lhermitte représentait le négociant, qui se portait partie civile.

A huitaine pour jugement.

Le gérant : VICTOR LACVERGNAT.

Imprimerie 19, rue Cadet, Paris. — Volmard.

JE GUERIS LA HERNIE
Ch. COURTOIS, SPECIALISTE HERNIAIRE
30, Faubourg Montmartre, PARIS (9^e)
CEINTURES VENTRIÈRES ANATOMIQUES
CABINET D'APPLICATION ouvert tous les jours,
de 9 à 11 et de 2 à 5 heures.

AVANT DE SORTIR
Enfants :
Pour aller à la pension ou en revenir ; avant de passer d'une pièce chauffée dans un endroit froid ou humide ; quand vous respirez un air souillé par des poussières ou des germes contagieux.
Adultes :
Dans la rue, dans les grands magasins, au théâtre, près des malades, dans toutes les circonstances où le froid, l'humidité, les courants d'air, les poussières, les microbes constituent un péril.
Vieillards :
Pour que la moindre affection de poitrine ne soit pas aggravée par le froid ; avant de vous lever, au coucher, à tous les moments de la journée où il faut veiller à la sécurité et au bon fonctionnement des voies respiratoires.
AVEZ TOUJOURS EN BOUCHE UNE PASTILLE VALDA
pour préserver, défendre, fortifier
GORGE, BRANCHES, POUMONS
Mais avez bien soin de N'EMPLOYER QUE LES
Pastilles VALDA
VÉRITABLES
vendues seulement en BOITES de 1.50 portant le nom
VALDA

ACHAT ET VENTE DE TITRES
BANQUE GIRON (54^e année), 67, r. Rambuteau, Téléph.

Mesdames !

234, Faubourg Saint-Martin, Paris. Applications tous les jours, de 9 h. à 7 h., par Dames Spécialistes.

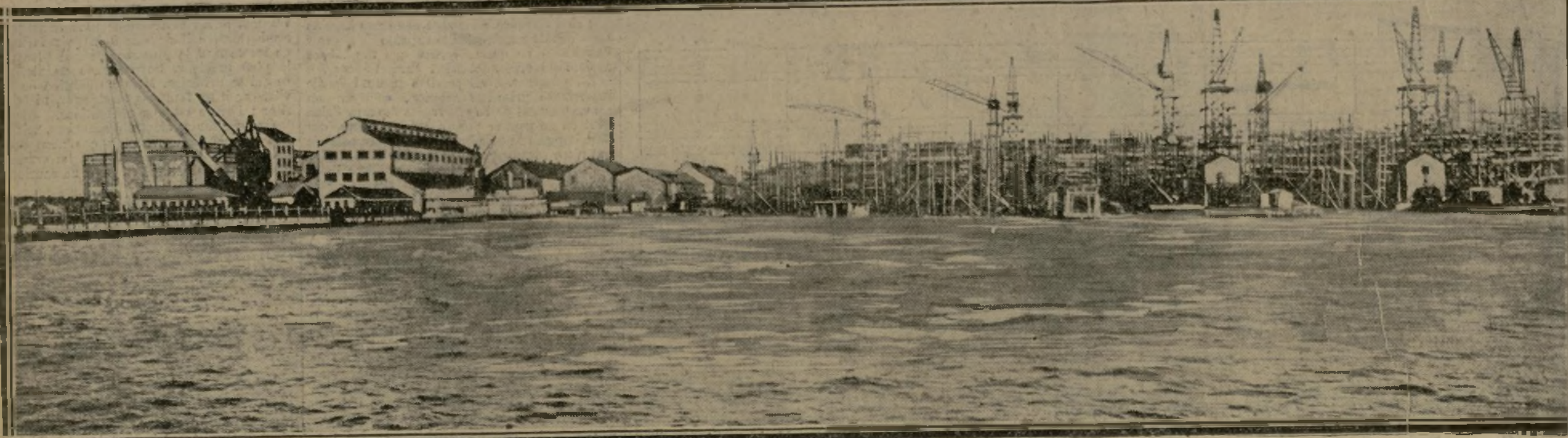
Si vous souffrez d'affections abdominales ou d'obésité, portez la nouvelle Ceinture-Maillet de D. Clarans. Procure un soulagement immédiat et une aisance parfaite. Etablissements A. Clavier, 234, Faubourg Saint-Martin, Paris.

Vous pouvez lire d'un bout à l'autre les colonnes de publicité d'EXCELSIOR, vous n'y rencontrerez jamais une annonce malséante ou choquante. Nous y veillons !

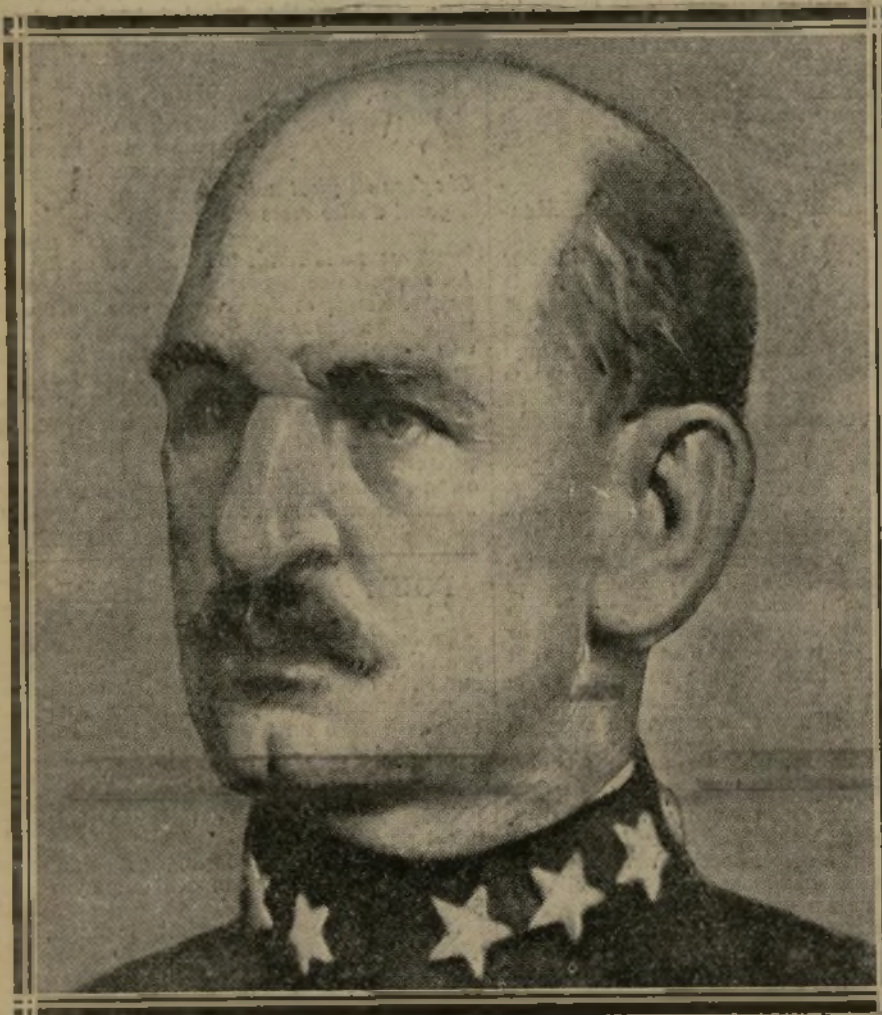
EXCELSIOR

ANNONCEURS ! suivez attentivement l'évolution d'EXCELSIOR. Rendez-vous compte de la vogue dont ce journal jouit en ce moment et dites-vous bien que ce ne peut être l'effet du hasard.

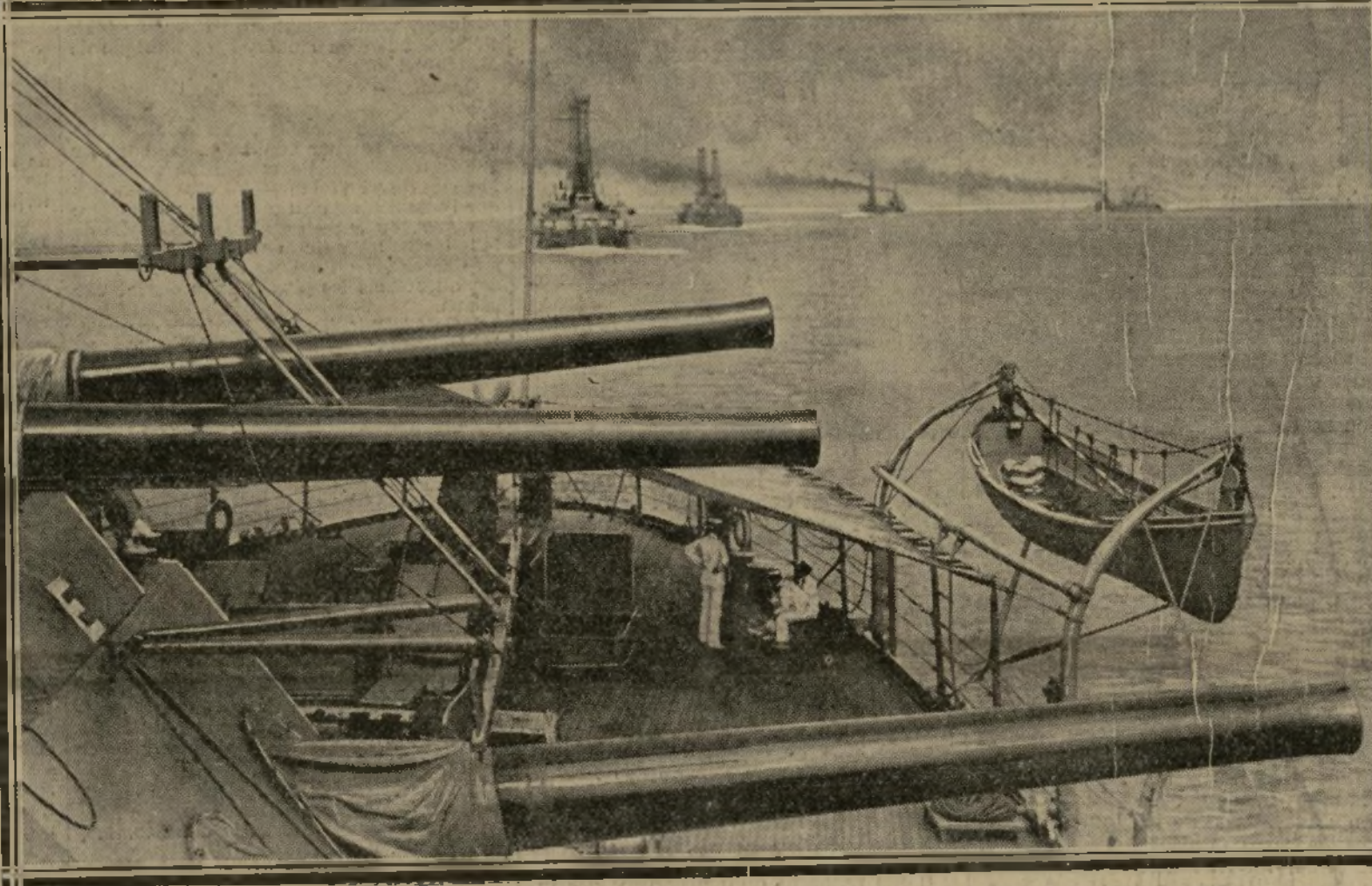
LA FLOTTE DES ÉTATS-UNIS EST PRÊTE AU COMBAT



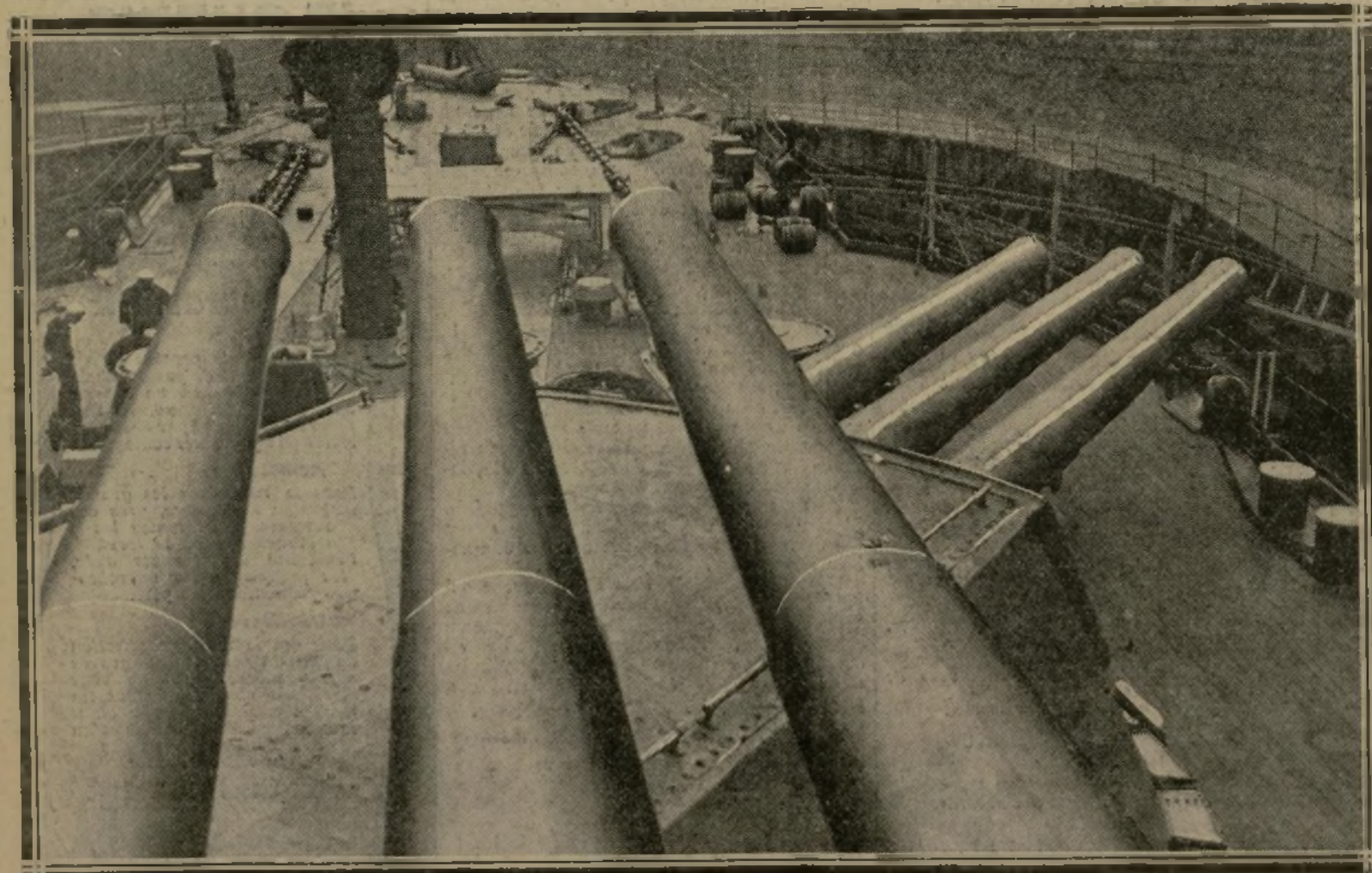
VUE GÉNÉRALE DES CHANTIERS DE CONSTRUCTION NAVALE DE LA "BETHLEHEM STEEL COMPANY" DANS L'ÉTAT DE MARYLAND



L'AMIRAL MAYO, CHEF DE LA FLOTTE

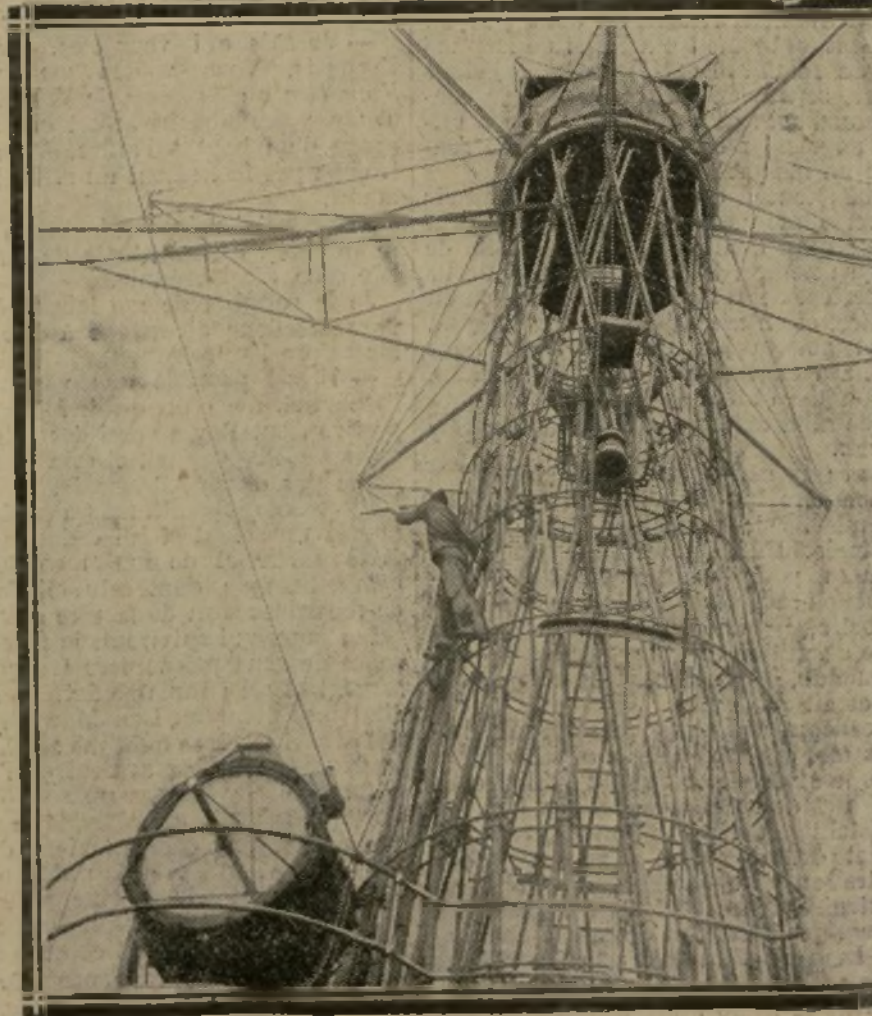


CUIRASSES DE SECONDE LIGNE AU COURS DE MANŒUVRES RÉCENTES DANS L'ATLANTIQUE



SIX DES CANONS DE QUATORZE POUCES DU SUPERDREADNOUGHT "PENNSYLVANIA"

Les Etats-Unis entrent en lice avec une flotte qui, par sa puissance, est la troisième du monde. En outre des unités de combat, cette flotte comporte un très grand nombre de bâtiments auxiliaires qui seront précieux pour intensifier la chasse aux pirates dans



TOURELLE MÉTALLIQUE D'UN SUPERDREADNOUGHT

L'Atlantique. L'Amérique nous apporte aussi le concours de ses chantiers de construction navale où, depuis plusieurs mois, l'activité s'est accrue dans de formidables proportions. Notre première photo représente ceux du roi de l'acier, M. Schwab, à Sparrows Point.

PAU Villégiature de repos
Climat sédatif doux

TISANES POULAIN
Guérison radicale et sans régime du **DIABÈTE, ALBUMINE, GRAISSE, FOIE, VESICULE** et toutes maladies réputées incurables.
Liquor d'or et Attestations franco. — Écrire : **TISANES POULAIN, 27, r. St-Lazare, Paris**

GLYCOMIEL
Goutte à base de Glycérine et de Miel, analgésique, souverain contre les rougeurs de la peau.
Tubes 0.50 et 1.50 francs 27, r. St-Lazare, Paris.

UN BON CONSEIL
Pour se meubler luxueusement tout en réalisant des économies considérables, visiter les Établissements des Salles-Warrant, fondés en 1869.
4, RUE DE LA DOUANE. — Aucune autre adresse

COQUELUCHE Guérison rapide par **COQUELUCÉOL**
FL. 0.50 — P. 7 fr.
BRANCHE EMPHYSÈME. Ph. Lebatard, 140 r. du Temple Paris

AMPUTÉS
Les jambes artificielles les plus légères et les plus perfectionnées sont fabriquées chez
DUFOUR et INGOLD
10, rue Jean-du-Bellay, Paris (IV^e arrondissement)
AMERICAN ARTIFICIAL LIMBS

LE "REGYL" guérit maladies d'ESTOMAC anciennes
Laboratoires FIEVET, 53, r. Réaumur

CABINET RIVOLI
80, r. de Rivoli. Tél. Archives 01-03
AVOCAT, ENQUÊTES PRIVÉES
Divorces, Successions, Recherches, Rédaction d'Actes, Démarches, Légalisations, Représentation devant tous tribunaux ; questions loyers et bénéfices de guerre.
Consultations les jours où D. Lettres, de 9 h. à 6 h.

Montres
Longines
Élégantes et précises.